

Le Samedi

VOL. I.—NO. 23.

MONTREAL, 16 NOVEMBRE 1889.

LE NUMERO, 5 CTS
PAR ANNEE \$2.50.

Un Conducteur de Malles fidèle.



QUI DOUERA MAINTENANT QUE LE CHIEN EST L'AMI DE L'HOMME..... QU'ON AIME?

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI," MONTREAL.

MONTREAL, 16 NOVEMBRE 1889.

CHASSE-SPLEEN

Certaines cataractes font du bien à l'œil.

Il faut garder une poire pour la fin du repas.

Ne frappez pas un pugiliste pendant qu'il est debout.

Piller une ville à la clarté du gaz, c'est un sac de nuit.

A l'école, celui qui a des bons poings bat ses camarades.

Le feu et l'eau sont bons serviteurs, mais mauvais maîtres.

Parmi le bas peuple, il faut surtout compter les culs de jatte.

Donnez assez de corde à un voleur et il s'évadera facilement.

Ne remettez jamais le lendemain le faux col sale d'aujourd'hui.

Pensée d'un pochard : "Les grands crus font les grandes cuites."

On n'a pas encore trouvé de soudure pour la rupture d'un anévrisme.

Chaque jour amène son pain et chaque samedi le compte du boulanger.

Le pou et le pouls se ressemblent ; l'un nous mord et l'autre nous bat.

Si vous avez bien soif, ne cherchez pas votre eau dans un puits de science.

On parle du point d'Alençon ; moi, je n'ai jamais vu dans Alençon qu'une cédille.

Lorsqu'en porte une grosse chaîne d'or à son gilet, ce n'est que pour la montre.

Quand on vit dans une maison de verre on devrait en déménager à l'automne.

Le nom de la mer noire vient du fait que les navigateurs y ont souvent jeté l'ancre.

Bizarre ! On appelle "animaux domestiques" ceux qui se font servir par les hommes.

On peut jusqu'à la fin de la saison tuer le canard avec impunité ou avec de la poudre.

Mettez un quêteux à cheval et il fera bonne figure dans la procession de la St Patrice.

Si les peuples voulaient ménager leur poudre, ils ne se serviraient que des canons de l'église.

Ne craignez que le péché ; mais ne vous frolez pas trop tout de même, sur les fils électriques.

Morceau de musique qui se joue de la même manière dans tous les pays : le rire d'une jolie fille.

Il est sérieusement question de mettre Lavigne sous caution pour l'empêcher de battre le temps.

Mieux vaut avoir le cœur sur la main que le carreau au ventre, le pic à l'épaule et le trèfle à la bouche.

Les tramps ont adopté une décoration. Ils s'appellent comme les compagnons du Bain : C. B. ; *Caveurs de Bière.*

Le droit de faire des conférences ne s'accorde pas à tout le monde. Il est difficile d'obtenir la permission de diseur.

"Non, disait la jeune veuve baignée de larmes, je ne verrai jamais l'égal de John ; je ne trouverai que des équivalents."

Comme question d'étiquette, vous n'êtes pas obligé d'aller frapper à un nid de guêpes pour savoir si ces dames reçoivent.

En réponse à notre abonné X... nous lui dirons qu'il n'est pas poli de moucher une chandelle romaine devant le monde.

Les Magistrats stipendiaires doivent trouver les rues de Montréal bien dures, depuis qu'on a cassé le ressort de leur tribunal.

On ne peut pas plus juger d'un homme par sa démarche que de l'intérieur d'une buvette par sa porte de devant un jour d'élection.

Il n'y a pas un animal plus changeant d'humeur que le veau ; c'est ce qui nous procure alternativement les *moues* et les *ris* de veau.

Le propriétaire d'un cheval trotteur entraîne d'abord son cheval à la course, puis le coursier entraîne à son tour son maître à la ruine.

Il y a plusieurs degrés dans la bêtise. L'homme un peu bête n'est capable de rien. Un peu plus bête, il est capable de tout.

"Connais-toi toi-même" est la maxime du sage. Si vous n'y parvenez pas, mettez-vous candidat et vous saurez bientôt ce que vous êtes.

Puisqu'on ne veut ni de la pierre, ni du macadam, ni du bois, ni de l'asphalte pour les rues de Montréal, qu'on les pave donc de bonnes intentions.

La loi qui regit les hommes est un peu différente pour les chiens. Si vous trouvez un *bull dog* en possession d'une cour, laissez la lui ; possession vaut titre.

"C'est si bien comme moi, disait l'ivrogne à la vu d'un syphon d'eau gazeuse qui a fait explosion : quand on est trop plein la veille, on est brisé le lendemain."

Ceux qui excusent le *poker* en prétendant qu'ils ne le jouent que pour s'amuser, ont tout l'amusement qu'ils désirent ; les autres se contentent d'avoir tout l'argent.

PROMENADE D'AUTOMNE

La montagne, à nos pas, nous offrait sa montée. Escaladant ses flancs, nous grimpâmes tous trois. Le soleil jaunissait la forêt dévastée, Et les oiseaux frileux s'étaient enfui du bois.

En écoutant au loin, d'une oreille étoumée. Un carillon joyeux, votre joli minois, S'animant de surprise. A cette matinée. Baignant dans le soleil, j'ai pensé bien des fois

Je le revois encor, le sentier qui s'incline Au penchant du roc nu ; je revois la colline Avec ses vieux grands pins au tronc gris et nouveau.

Je marchais, ce jour-là, en bonne compagnie ; Un côté l'amitié, l'autre... la poésie ; Il n'en fallait pas tant pour me sentir heureux !

Novembre, 1889.

PAUL VARY.

BIS REPETITA PLACENT

Le juge S... traite son homme de cour. — Eh ! bien, Johnny, comment trouves-tu ce whiskey ?

Johnny.—Je vous dis, Votre Honneur, que ce verre là a fait un autre homme de moi. Est-ce que vous allez laisser cet autre-là sans son petit coup ?

L'UNE APRES L'AUTRE

Alfred.—Cristi, que tu as l'air de mauvaise humeur !

Joseph.—Je t'en donne ma parole. J'envoie au lavage la semaine dernière un faux col et une manchette, et ma blanchisseuse m'écrit ce matin pour avoir l'autre manchette. Elle devrait bien savoir pourtant que je ne puis pas lui envoyer celle-là sans qu'elle me renvoie mon autre !

LE DANGER D'ÊTRE REVENANT

La dernière maison du village de X... est habitée par une famille de sacripants. Pour éviter les frais d'enterrement quand le père mourut, le fils se contenta de l'enfourer à côté de sa grange.

—C'est honteux pour le village, se dirent un jour quelques jeunes gens de l'endroit ; il faut lui flanquer une peur qui le forcera à être au moins décent pour les restes mortels de son père.

Un soir, l'un d'eux se cache au coin de la grange, et quand le fils passe, faisant semblant de sortir de la tombe, le jeune homme lui crie d'une voix sépulchrale :

—Je suis ton père, Bil.

—Qui est-ce qui a jamais dit le contraire ? répond froidement Bill. Tenez, restez chez vous et mêlez-vous de vos affaires, si vous voulez que ça aille bien.

Et en disant cela, il donne dans la figure du revenant un coup de pelle qui lui a fait une blessure de deux mois.

PRET A TRAVAILLER POUR LE MONTANT

Voyageur (pressé) à un mendiant.—Vous voyez bien que j'ai les deux bras pleins de paquets ; je ne puis rien vous donner.

Le tramp.—Cher petit monsieur, je suis prêt à m'imposer le trouble qu'il faut. Dites-moi dans quelle poche est votre argent ; je ne prendrai que ce que vous me direz.

L'ORGUEIL PATERNEL

Le colonel Jéricho est arrivé chez lui, l'autre soir, avec trois ou quatre dents de moins, le nez en marmelade et les yeux au beurre noir.

Mais il était d'un rayonnement angélique.

—C'est que, voyez-vous, dit-il dans son premier épanchement, je suis le père le plus heureux du monde. J'avais toujours pris Henri, mon second garçon, pour un poltron et je ne me suis pas gêné de lui flanquer une taloche. Mais ne voilà-t-il pas qu'il se darde sur moi et me donne la plus belle tripotée que j'ai jamais attrapée. C'est un fichu noble caractère que ce *boy* là.

MOTS D'ENFANTS

La petite Willie Brit fait les honneurs du salon à sa cousine Claudine Marion. Ils en sont à une page de livre montrant Montcalm expirant.

Willie qui a vu tout cela cent fois explique les gravures à mesure. Mais quand il vient pour retourner l'image de Montcalm :

—Arrête un peu, reprend Claudine ; je veux le voir mourir pendant que j'y suis.

Le père.—Robert, ne penses tu pas qu'il serait temps d'envoyer coucher les petits garçons ?

Robert, (6 ans).—Je te dirai bien, papa, que comme je n'ai pas de petits garçons, je n'ai jamais pensé à cela.

L'oncle, (le curé à sa petite nièce) : — Allons, jasons un peu : pourquoi vas-tu au catéchisme ?
Lucette.—Pour voir les petits garçons.

Tommy dîne en ville, chez des amis. On admire sa tenue correcte. Les ravières circulent. Dans son assiette, on met, un radis.

Fière de montrer comme il est bien élevé, sa maman lui murmure à l'oreille :

—Qu'est-ce qu'on dit ?

Tommy fronce le sourcil, baisse la tête, et d'une voix lente et profonde :

—Y en a pas beaucoup !

Tommy, (à un visiteur qui joue au whist avec la grande sœur.)—Monsieur, est-ce qu'elle joue bien aux cartes, Adèle ?

Le monsieur galant. — A la perfection, mon enfant.

Tommy.—Dans ce cas, faites attention à vous, parce que maman a dit que si elle jouait bien ses cartes, elle vous attraperait.

La mère.—Tommy, tu as encore attrapé la volée à l'école aujourd'hui ?

Tommy.—Oui, maman ; mais le maître est trop vieux maintenant : il ne peut plus nous faire mal.

La mère.—Alors, tu te laisses taper ?

Tommy.—Non, maman ; je crie comme un sourd.

La mère.—Pourquoi cela ?

Tommy.—Pour que le vieux aie encore un peu de plaisir.

LE COIN DE JOE

EXTRAITS DE SON ALBUM

Il s'agit de de deux chasseurs dont l'un a été attaqué par des voleurs au détour d'un bois.

—D'où viens-tu ? lui demande son ami en le voyant accourir tremblant.

—Je viens... je viens... de la forêt de Bondy.

—Et tu as eu peur en traversant le bois ?

—Dame, j'ai été attaqué par des voleurs.

—Toi ! allons donc. Combien étaient-ils ?

—Sept.

—Tu dis ?

—Je dis sept.

—Dix-sept ?

—Non... sans dix

—Cent dix ?

—Non, non... sans dix... ; sept.

—Cent dix-sept ?

—Mais non... sept... sans dix.

—Sept cent dix ?

—Sapristi ! sept... sans dix... ; sept.

—Sept cent dix-sept ?

—Mais non, que diable ! Je dis : sept... sans dix... sept.

—Ah ! j'y suis. Dix-sept cent dix-sept ! c'est différent, je te pardonne d'avoir eu peur.

* *

En cour :

—Qu'est-ce qui vous amène en prison ? demande le juge.

Le tramp.—M'sieu, ce sont deux policeman.

Le juge.—J'entends ; mais, est-ce que ce n'est pas pour ivrognerie ?

Le tramp.—Oui, m'sieu, ils étaient ivres tous les deux ! ils se tenaient après moi.

* *

—Mon cher, sache que j'ai des propriétés à Marseille, on n'en peut voir la fin !

—Et moi, j'en ai à Bordeaux, on n'en voit même pas le commencement.

* *

Gens de lettres.

Quand je pense, je trempe ma plume dans l'encre ; quand ma plume attend après mes pensées, elle a le bec dans l'eau.

Les gens de lettres aiment ceux qu'ils amusent comme les voyageurs aiment ceux qu'ils étonnent.

* *

M. d'Angeville ayant fait mettre un gazon en compartiments dans la cour du Louvre, au-devant de la salle de l'Académie-Française, on afficha à la porte, le quatrain :

Des favoris de la muse française
Pour l'avenir le sort est assuré :
Devant leur porte on a fait croître un pré.
Pour que chacun y puisse paître à l'aise.

* *

Ci-gît qui fit des vers, les fit mal, et ne put.
Quoiqu'il fut sans esprit, être de l'Institut.

Peu de jours après on récitait partout la réplique suivante :

Vigée écrit qu'il est un sot :
Pense-t-il qu'on le contredise ?
Non : l'épithète est si précise
Que tout Paris l'a pris au mot.

* *

Le poète à sa belle :

Chevaux qui, dès demain,
Emportez mes délices,
Puissez-vous en chemin
Devenir écrevisses !!!

* *

Entre jeunes mariés :

Lui, (tendrement).—Dis-moi : " toi," je t'en supplie... Tout l'édifice de mon bonheur en dépend.

Elle, (ironiquement).—Mon ami, ce n'est pas par le toit que l'on commence un édifice.

* *

Un centenaire vient de s'éteindre dans nos murs d'une façon bien malheureuse. Il a été brûlé vif.

—Etrange manière, de s'éteindre en brûlant.

* *

Ne parlez pas des nez, car :

Les nez pointus sont méchants ;
Les nez camards sont taquins ;
Les nez aquilins sont dominateurs ;
Les nez en trompettes sont moqueurs ;
Les nez trop courts sont assommants.

JOE.

UN MOT DE TROP

On sort de l'église, les *oui* solennels ont été prononcés de part et d'autre. Le marié passe le premier, s'avance sur le perron de l'église, regarde le ciel, étend la main, et sentant une goutte de pluie, s'écrie avec l'action de la plus profonde conviction :

—Allons, bon ! encore un embêtement !

SCÈNE DE MENAGE

Le tirebottes.—Ma chère Brosse-à-dents, je vous présente mon ami le Balai.

La Brosse-à-dents.—Je suis dans les hautes sphères, je n'ai rien de commun avec un individu qui traîne sur les planches.

Le Balai.—Je ne suis peut-être pas très chic, mais je n'ai pas poussé sur le dos d'un cochon.

UN TIENS VAUT MIEUX QUE DEUX
TU L'AURAS

Solomon Rubenstein.—Je crois, papa, que tu ferais bien de prendre de l'Elixir Brown-Sequart.

Jacob Rubenstein.—Comme ça ne réfléchit pas la jeunesse ! Tu voudrais me faire perdre mes assurances hein !

VIEUX PROVERBES

Si l'hiver va droit son chemin,
Vous l'aurez à la Saint Martin, (11 Nov).
S'il retardait un seul instant,
Vous l'aurez à la Saint Clément, (23 Nov).
S'il trouve le chemin barré,
Vous l'aurez à la Saint André, (30 Nov).
Si par hasard il s'égarait,
Vous l'aurez en avril ou mai.
A la Sainte Catherine
Tout bois prend racine.
A la Ste Luce (13 décembre).
Le jour croit du saut d'une puce.

UN PHILOSOPHE

Quand écrasé par quelque catastrophe
Je ne sens pas un sou dans mon gousset,
Faut voir comment je suis bon philosophe
En évitant d'aller au cabaret.
Mais lorsque j'ai la bourse bien garnie,
Pour me traiter du soir jusqu'au matin,
Je dis bonsoir à la philosophie
Et dis bonjour aux commerçants de vin.

LES TONNEAUX VIDES

Ce tonneau qu'au pressoir le vigneron conduit
En le poussant d'un pied rapide,
Pourquoi donc fait-il tant de bruit ?
—Mon bon ami, c'est qu'il est vide.

LES AUDACES D'UN TIMIDE

Mlle Flore EncorBel.—Voilà des années que je ne vous ai vu M. de Conservé, vous devez être marié maintenant.

M. de Conservé.—Vous ne sachiez plus fille, mademoiselle, si j'étais marié.

A la même basse messe du mardi suivant, le célibat a cessé pour les deux.

LES DANGERS DES COURS DE JUSTICE

Le juge (adressant quelques reproches à un témoin à propos d'un procès futile).—Témoin, il me semble que vous auriez pu exercer votre autorité de bourgeois sur ces ouvriers pour les dissuader de plaider.

—C'est ce que j'ai fait, Votre Honneur. Je leur z'ai dit : " Pour lors, le clerc avocat va vous prendre va surtout ; l'avocat votre chemise et vos culottes et le juge vous plumera tout vivant : " Ce n'est pas de ma faute, s'ils ne m'ont pas cru.

UN TALENT DE SOCIÉTÉ

Clara.—C'est drôle d'être en amour. Hier, Henri et moi, nous avons été une heure sans rien nous dire, tant nous étions saisis.

Jennie.—Je n'ai jamais éprouvé cela. Mon cavalier s'est mis à parler tout de suite et il ne m'a jamais même donné le temps de répondre.

Clara.—Comme c'est commode ! Faut que ça soit un beau parleur ?

Jennie.—Je ne te dis que cela.

Clara.—Qu'est-ce qu'il fait donc ?

Jennie.—Il est barbier.

THÉÂTRE ROYAL

Un excellent drame intitulé *Wages of Sin*, sera représenté au Royal, la semaine prochaine. La compagnie est dit-on excellente, et les décors superbes.

REBUS

Faire de ce qui suit une phrase française. Ceux qui ne savent pas le latin ont, pour donner la bonne réponse, autant de chance que les autres :

Seu quo tu ille eris si bella curiosite amenerunt oves tibuli mobiles solido post similitur suis ego ambote.

DIFFÉRENCE ÉNORME



Madame Nouvelmain.—Quoi ! Vingt centins la livre pour du maquereau. L'épicier de l'autre coin le vend 16 centins seulement.

Le marchand de poisson.—C'est possible : mais rappelez-vous, madame, que celui-ci est du poisson pris à la main, tandis que celui de l'autre coin est pris au filet.

Madame Nouvelmain.—Vous avez raison. Comme c'est bête de ne pas y avoir songé avant ! Donnez-moi ce gros-là.

ENTRE DEUX FEUX



M. Peydochase.—Voulez-vous, Louise, être à moi ?

Le père de Louise (qui en a encore cinq comme elle).—Pour l'amour de Dieu, Louise, n'hésite pas. Il est capable de retirer sa demande.

LES ÉCUS D'UN PEINTRE.

C'était au commencement du XVIII^e siècle.

Pierre-Paul Rubens, le grand magicien de la couleur, ne remplissait point encore le monde de son nom : il habitait à Paris une modeste auberge située non loin du palais de sa protectrice, Marie de Médicis.

Tantôt riche, vivant en grand seigneur, souvent sans sou ni maille, toujours est-il qu'il payait fort mal son aubergiste.

Celui-ci, peu sensible à l'honneur de loger le premier peintre de l'époque et brofessant pour les arts ce suprême dédain qui caractérise tout bon commerçant, invektivait parfois son locataire. Un jour même, se trouvant de fort mauvaise humeur, il le menaçait s'il n'était pas payé sur-le-champ de le mettre dehors ni plus ni moins qu'un vulgaire truand.

Ce matin-là, Rubens revenait du Louvre, mais ne possédait même pas un maravedis.

Que faire ? L'hôtelier n'était guère disposé à écouter les raisons que son locataire aux abois n'eût pas manqué de lui donner.

Il lui fallait de l'argent, et cela sans retard.

L'artiste, poussé jusqu'en ses derniers retranchements, décroche du mur une petite toile, griffonne un billet à une personne de sa connaissance, demandant douze cents livres du tableau, et dépêche un commissionnaire à l'adresse indiquée. Vingt minutes après, l'émissaire revient avec la toile en disant que la personne n'en veut donner que huit cents livres.

Indigné de voir son œuvre marchandée, le peintre crève la toile, la met en pièces et la foule aux pieds.

—Un Rubens pour huit cents livres, s'écrie-t-il, c'est une honte !

L'aubergiste incapable de comprendre qu'on refusât ainsi de bons écus et dont les espérances d'être payé sur-le-champ s'évanouissaient subitement, grâce au coup de tête de son locataire, jette feu et flamme.

—Refuser huit cents livres pour un méchant brouillon sur une toile, c'est de la folie ! Et puisqu'il en est ainsi, il enjoint à son hôte de déguerpir sur l'heure ou de payer.

Celui-ci retourne mélancoliquement les poches de son haut-de-chausses.

Exaspéré, le maître du logis va le pousser dans la rue, quand Rubens, à bout d'expédients, lui déclare sur son honneur qu'il sera payé intégralement dans le délai de huit jours.

Ayant dit, sans attendre la réponse de l'intraitable logeur, il monte à sa chambre et s'y enferme. Pendant les huit jours fixés par lui, Rubens sortit peu. A peine le voyait-on descendre une fois par jour. Chaque fois qu'il sortait, il emportait soigneusement la clef de sa chambre.

A l'expiration du laps de temps au bout duquel il avait déclaré sur l'honneur que son hôte serait payé, il descendit tenant à la main une petite valise.

Avisant l'hôtelier :

—J'ai tenu ma promesse, lui dit-il : vous trouverez dans mon logement, sur la table, tout l'or que je vous dois.—Monsieur mon hôte, bonsoir ! Et portant la main à son feutre, le grand artiste sortit de l'hôtel devenu si peu hospitalier, en grand seigneur qui vient de faire une largesse.

Sans plus tarder, l'aubergiste grimpa quatre à quatre l'escalier conduisant à la chambre que venait de quitter Rubens.

La porte du logement était ouverte. Aussi aperçut-il avant d'entrer des pièces d'or et d'argent jetées pêle-mêle sur la table. Quadruples louis, doubles louis, écus, demi-écus s'étaient brillants et tentateurs en nombre qui paraissait plus que suffisant.

L'œil du brave homme étincela : c'est en souriant intérieurement qu'il pénétra dans la chambre pour mettre à l'abri tout cet argent dont il avait désespéré.

Déception ! A peine avait-il porté la main sur la table qu'il recula absolument décontenancé. Le dessus de la table était complètement peint ! Toutes les pièces d'or et d'argent, si étonnamment décevantes, étaient l'œuvre du pinceau du maître !

Transporté de colère, notre homme court aux armoires, servant de garde-robe. Les habits que l'artiste n'avait point emportés, vendus par ses soins, allaient le faire rentrer dans une partie de son dû.

Les portemanteaux se trouvaient heureusement bien garnis ; pourpoints en velours et en satin de toutes couleurs, manteaux, fraises, feutres à plumes, bottes, rapières, rien n'y manquait. Il s'approchait pour décrocher un bon pourpoint cou-

leur cerise, lorsqu'il constata que toute cette garde-robe si riche, plus riche même qu'il ne la soupçonnait, était peinte !

L'illusion était complète.—Bonté du ciel ! ce barbouilleur, ce meurt-de-faim l'avait joué !

Et cependant le grand Rubens engagé sur l'honneur à payer, avait tenu parole et sa dette était acquittée royalement.

Le bonhomme eût voulu enlever sur-le-champ toutes ces peintures moqueuses dont l'aspect constituait selon lui une duperie.

Hélas ! les peintures étaient exécutées sur les murailles elles-mêmes ! Il eût fallu démolir la maison. Le remède eût été pire que le mal.

La table moqueuse l'indignait encore plus, aussi la fit-il incontinent enlever et porter au grenier.

L'aventure courut la ville, et nul doute que merciers, hôteliers, marchands, plainquirent le pauvre hère ainsi berné.

En peu de temps, la fautive chambre acquit une certaine célébrité. Quelques voyageurs tinrent à honneur d'occuper ce logis doublement illustré par le peintre.

L'aubergiste, bien entendu, ne comprenait rien à cette manie, et il répétait à tout venant, qu'il n'avait point été payé. Un certain jour, un Anglais enthousiaste de l'éminent artiste demanda à l'hôtelier s'il ne voudrait pas lui céder contre bons écus sonnants toutes ces peintures.

—Il y a beau jour, repartit le prud'homme, que si ces barbouillages n'eussent pas été faits sur les murailles elles-mêmes je les eussent relégués au grenier ! Au surplus, ajouta-t-il, je possède dans un galetas une table du même genre, si elle vous convient, prenez-la !

L'Anglais, après avoir vu le trompe-l'œil de l'artiste en belle humeur, annonça qu'il allait la faire emporter sur-le-champ, et qu'en paiement, il lui remettrait en bon or de France autant de pièces qu'il s'en trouvait sur la table.

Comme bien on le pense, l'hôtelier accepta le marché et empocha ces écus si bénévolement offerts. Ainsi la table aux écus débarrassa son grenier.

Soupçonna-t-il enfin que Rubens avait tenu parole, payant haut la main l'hospitalité rien moins qu'écoissaise qu'il lui avait donnée ?

Il songea sans doute aux intérêts des intérêts et cela parce qu'il avait attendu !

RÉCRÉATION

Si l'on commence à lire ce tableau par la lettre L du milieu, on trouvera la même phrase en tous sens, soit à droite, soit à gauche, soit en montant, soit en descendant, même en changeant de ligne à chaque carreau.

L A N R U O J E R T O N O T R E J O U R N A L
A N R U O J E R T O N T N O T R E J O U R N A
N R U O J E R T O N T S T N O T R E J O U R N
R U O J E R T O N T S E S T N O T R E J O U R
U O J E R T O N T S E I E S T N O T R E J O U
O J E R T O N T S E I D E I E S T N O T R E J O
J E R T O N T S E I D E D E I E S T N O T R E J
E R T O N T S E I D E M E D I E S T N O T R E
R T O N T S E I D E M A M E D I E S T N O T R
T O N T S E I D E M A S A M E D I E S T N O T
O N T S E I D E M A S E S A M E D I E S T N O
N T S E I D E M A S E L E S A M E D I E S T N
O N T S E I D E M A S E S A M E D I E S T N O
T O N T S E I D E M A S A M E D I E S T N O T
R T O N T S E I D E M A M E D I E S T N O T R
E R T O N T S E I D E M E D I E S T N O T R E
J E R T O N T S E I D E D E I E S T N O T R E J
O J E R T O N T S E I D I E S T N O T R E J O
U O J E R T O N T S E I E S T N O T R E J O U
R U O J E R T O N T S E S T N O T R E J O U R
N R U O J E R T O N T S T N O T R E J O U R N
A N R U O J E R T O N T N O T R E J O U R N A
L A N R U O J E R T O N O T R E J O U R N A L

Le maître, (à son cocher) :—Tu as encore bu : tu as le nez rouge comme une tomate.

Le cocher.—Je vois que vous m'en voulez, mon boss ; je n'ai, jamais de ma vie, bu par le nez.

Griggs.—Si ce que je vous dis là n'est pas vrai, je veux manger mon chapeau.

Briggs.—Avec un petit morceau de la tête de veau qu'il y a en dessous, ça peut se faire assez bien.

Une victime de barbier.—Tonnerre ! Vous avez un rasoir qui ne va pas !

Le barbier, (fier de la réputation de ses rasoirs) —Vous badinez, monsieur. Les plus beaux rasoirs de Montréal ! Mais on dirait que vous vous êtes saucé la barbe dans un chaudron de plomb fondu.

A la pension :
Alfred.—Comment se fait-il que je n'ai plus de serviettes de table ?

La maîtresse de pension.— Vous en faudrait une nouvelle à tous les repas. Vous essayez les assiettes, les verres, les cuillères, et vous comprenez, ça les salit trop.

Harry.—As-tu remarqué que Mlle Vining ne rit que d'un côté de la bouche lorsqu'on lui fait une plaisanterie ?

Charley.—En effet ; pourquoi cette manie ?
Harry.—Ce n'est pas une manie ; il lui manque deux dents de l'autre côté et son palais n'est pas encore prêt.

Le mari, (en entrant.)—Ah ! que ça sent bon ce soir ! As-tu fait de la soupe aux choux ?

La femme.—Non ; c'est une allumette enflammée que j'ai échappée sur les cheveux que je ramasse.

Le mari.—Je savais que c'était quelque chose qui se rapporte à la soupe.

Premier dade.—Après tout, elle est d'un chic !

Deuxième dade.—Peuh ! Tu n'a pas remarqué comme elle a la cheville du pied sans expression ?

Jeune mariée (revenant de l'église).—Étais-je nerveuse pendant le mariage ?

Une amie.—Beaucoup, jusqu'au moment où Gorges a dit : oui. Après cela, tu es revenue à toi.

Le fromage (au beurre).—Comment est ta santé ce matin ?

Le beurre.—Je suis plus fort qu'hier, merci ; et toi, t'amuses-tu ?

Le fromage.—Assez, je fais des vers.

Le curé (à madame Parvenue).—On ne vous a pas vue à la messe, hier.

Madame Parvenue.—Non ; mais j'ai fait porter ma carte par le domestique.

Chez le docteur.
—Eh bien ! chère madame, comment va votre mari ?

—Je suis bien fâchée de vous l'avouer, monsieur le docteur, mais il n'y a aucune amélioration ni dans un sens ni dans l'autre !

—Eh ! bien, cher ami, comment va ta belle-mère ?

Le cher ami, d'un air piteux :
—Sauvée, mon cher, sauvée. Et, pourtant, j'avais appelé à son chevet les trois médecins les plus terribles.

A un Marseillais, qui est en train d'achever un énorme gigot :

—Comment, vous pouvez manger un gigot pareil, à vous tout seul ?

Le Marseillais avec modestie :
—Il y a des fois où je laisse l'os !

—J'apprends, Adèle que Georges s'est offert à toi, dimanche ?

—Oui, j'ai le refus jusqu'à jeudi soir.

Premier commis (à ses confrères).—Mes amis vous allez cesser de fumer.

Tout le personnel.—Pourquoi cela ?

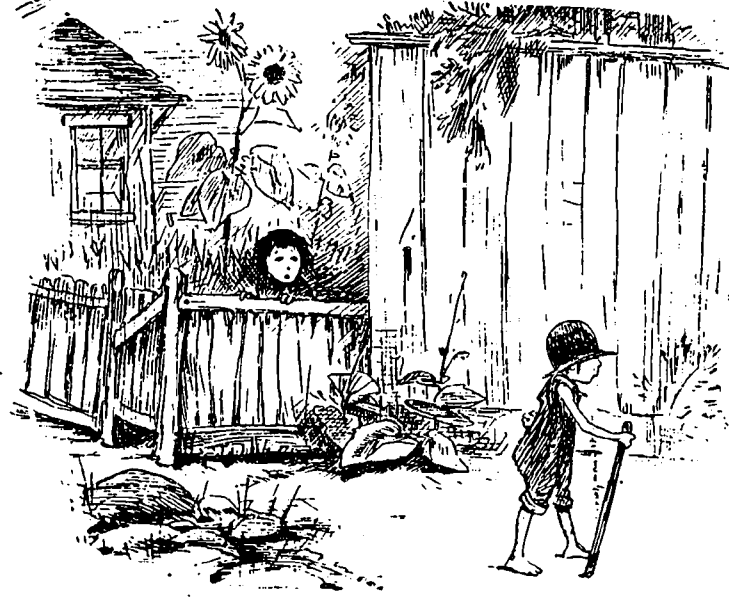
Premier commis.—Vous empêchez le bourgeois de savourer son cigare de 4 cents quand vous fumez des Henry Clay.

Auguste à son ami Alfred, un enfant gâté dont le père a \$20,000 de rentes.

—Tu vois passer ce monsieur ; il vaut aujourd'hui un million. C'est un *self made man* ; il est le fils de ses œuvres. Ce n'est pas toi qui en ferais autant.

Alfred.—Que veux-tu ? Je suis venu tout fait, moi.

UN MÉNAGE BROUILLÉ



Elle.—Clifford, j'ai parlé trop vite ; je ne voulais pas te faire de peine.
Lui (bredouillant entre les dents).—Allons, Clifford, pas de faiblesse. Prouves-lui que tu es un homme.

Ami (faisant la morale à un ivrogne).—Un homme de votre position ! Vous devriez avoir honte !

L'ivrogne.—Il n'y a pas de doute, (hic), que j'aurais honte, si (hic), je pouvais me dégriser une fois.

Premier ami.—Que tu dois t'ennuyer à la campagne ! Ne pas voir une figure nouvelle !

Deuxième patron.—C'est là où tu te trompes : ma femme change de servante tous les jours.

Monsieur, chance et laid (à son photographe).—Voilà six fois que je pose et vous me faites cet épouvantail-là ?

Le photographe.—Mais vous persistez à vous faire prendre la figure ! Laissez-vous donc prendre le derrière de la tête.

Mademoiselle Elise est une pédante constamment occupée à se vanter. Elle est en promenade chez une de ses amies et fait la visite de la maison.

—Tiens dit l'amie, voici quelques portraits de mes ancêtres. Tu en as tant que cela de morts ! Moi, tous mes ancêtres vivent encore.

LA THÉORIE DES ŒUFS FRAIS.



Client.—Ces œufs sont bien petits.
Le marchand.—C'est la preuve absolue qu'ils sont frais. Ils sont bien plus petits quand ils viennent d'être pondus.

CHRONIQUE

Il est rare que les tramps posent pour la piété : c'est un rôle dans lequel ils manquent décidément d'allure. Mais en voici un qui me paraît avoir outrepassé la borne. Comme il voulait entrer dans les bonnes grâces de la dame, une brave femme, qu'on trouve plus souvent à l'église qu'au théâtre, il cherchait toutes les occasions de lui parler du bon Dieu ; mais ça ne prenait point.

Un jour il résolut d'emporter la situation d'assaut.

—Ah ! moi, ma bonne dame, lui dit-il, il n'y a que la religion qui me sauve. Tenez, hier encore, j'avais une grosse chaudière de potasse à embarquer dans ma charette. J'essaie ; mais en vain ; ça pesait 300 lbs. Pas un passant. Alors, je m'adresse au bon Dieu, et, le croiriez-vous ? tout de suite Saint Pierre, mon patron, m'apparaît rayonnant ; il prend une des anses de la chaudière, moi l'autre ; et à nous deux nous n'avons presque pas forcé pour l'embarquer.

* *

J'ignore si ça vaut la peine d'essayer à introduire la coutume dans le pays : peut-être que oui, si les grands journaux veulent populariser la chose ! Dans l'île de Madagascar, quand un père a décidé de faire marier sa fille, il lui passe une corde au cou et il la promène dans la rue. Le premier garçon qui la rencontre est obligé de la prendre ou de payer une amende. Vous voyez d'ici l'avantage : pas de bals, pas de cour assidue. Le père sauve deux années de gaz ou d'huile de charbon ; le garçon n'a pas un sou d'*ice cream* à payer pendant les plus belles étés de sa vie. Il va sans dire qu'il est très avantageux dans ce pays là d'avoir la vue forte. Plus un jeune homme peut sauter une clôture vite, moins il est exposé à payer l'amende. Le fait est, que bien franchir une haie ou courir comme un lièvre, est la première chose qu'on enseigne aux garçons dans les écoles de Madagascar.

* *

Je ne sais pas si c'est loyal de montrer trop de trucs domestiques aux femmes mariées, quand elles ont tant d'aptitudes pour les trouver toutes seules. Cependant en voilà un qui fera ce qu'il pourra. C'est un haut personnage qui en a été la victime, mais le tour a été bien joué. Ce monsieur est de sa nature retardaire. Jamais à temps pour le lunch, jamais à l'heure du diner, et ne rentrant point avant deux heures du matin.

Mais en bon mari, il ne manque pas d'insinuer à sa femme que minuit est à la veille de sonner chaque fois qu'il réintègre domicile. Celle-ci a bien toujours eu ses petits doutes sur le comportement exact du cadran ; mais secouer la langue du sommeil, s'arracher la tête de l'oreiller pour consulter la pendule, demandent toujours un effort pénible et elle laissait dire et faire. Cependant, l'autre soir, quand notre oiseau de nuit arrive à une heure dénuée de toute respectabilité, elle lui demande tout ingénument un petit service, un des plus simples :

—Joseph, lui dit-elle, arrête donc cette pendule ; le bruit qu'elle fait m'empêche de dormir.

Et Joseph, après lui avoir procuré ce plaisir innocent, s'endort du sommeil d'un homme à qui l'as de cœur a été complaisant.

Mais le matin suivant, quand l'indiscrète horloge peut se laisser contempler du lit.

—Quelle heure était-il donc hier soir ? dit-elle à son mari.

—Minuit juste, lorsque j'ai monté ma montre,

répond le mari qui n'avait jamais eu le moindre soupçon de sa stupidité de la veille.

—Tiens, il faudra porter cette pendule chez l'horloger ; vois donc comme elle avance. La malheureuse ! Elle marquait deux heures et demie lorsque tu l'as arrêtée.

C'est le mari qui n'a pas été fier de lui ce matin-là.

* *

Voici un petit tableau palpitant d'intérêt. Il indique la fortune qui devra accompagner la main de certaine beautés fashionables de New-York :

Delle Sallie Hargous.....	\$1,000,000
.. Mary Leiter.....	2,500,000
.. Jennie Flood.....	5,000,000
.. Teresa Fair.....	3,000,000
.. Gwendoline Caldwell.....	3,000,000
.. Huntington.....	2,000,000
.. Celeste Staudler.....	500,000
.. Havemeyer.....	1,000,000
.. Helen Gould.....	5,000,000
.. Morgan.....	1,000,000
.. Corbin.....	2,000,000
.. Florence Pullman.....	1,000,000
.. Marion Langdon.....	500,000
.. Helen Beckwith.....	750,000
.. Gerry.....	2,000,000
.. Eva Morris.....	1,000,000
.. Maude Jaffray.....	500,000
.. Florence Hurst.....	500,000
.. Margaret Schiellélin.....	500,000
.. Marie Terry.....	2,000,000
.. Estelle Schuyler.....	500,000
Delles Iselin.....	1,000,000
Delle Lillian Nathan.....	250,000
.. Alice Seligman.....	300,000
.. Shafer.....	1,000,000
.. Grace Wilson.....	500,000
.. Remsen.....	250,000
.. Louise Shepard.....	500,000
.. Martin, fille de Bradley Martin.....	1,000,000
.. Green, fille de Hetty Green.....	1,000,000
.. Edith Kip.....	250,000
.. Jeanne et Mamie Turnure.....	1,000,000
.. Sallie Hewitt.....	500,000
.. Annie Cutting.....	250,000
.. Frederick Neilson.....	1,000,000
.. Van Wart.....	1,000,000
.. Marshall O. Roberts, le revenu de.....	3,000,000
.. Grace Turnbull.....	1,000,000
.. Andrew Coffin.....	4,000,000

* *

Trop parler nuit ! Oh ! la terrible vérité ! Aussi quelle affaire avait l'autre jour Perkins à jeter le brouille dans un excellent ménage par un mot de trop ? En sortant des chars urbains, il tombe sur une ancienne connaissance de Québec, M. Cyriac X... appelé souvent à Montréal par ses affaires :

—Bonjour ; comment vas-tu ?

—Très bien. Tiens, reprend monsieur X..., permets-moi de te présenter ma femme.

Perkins, qui est un galant, s'empresse d'être aimable.

—Enchanté de faire votre connaissance, madame. Mais je dois vous dire que j'avais le plaisir de vous connaître de vue. Vous vous rappelez, sans doute, il y a un mois, au Théâtre-Royal, à la pièce de Mazepa. Vous étiez avec votre mari, sur la troisième rangée. J'étais dans une loge. Votre jeunesse m'avait frappé ; on ne vous aurait pas donné dix-huit ans.

En vain, le pauvre X... toussait, clignait des yeux, inventait signes sur signes pour interrompre ce flot de galanterie. Perkins qui est myope ne voyait rien, quand, enfin, madame X... l'interrompt, en jetant un regard terrible sur son mari :

—Pardon, monsieur ; mais il y a un an que je ne suis pas venue à Montréal.

Ce qu'ont dû être les explications entre le malheureux couple, j'aime autant ne pas le savoir.

* *

Voici qui est frais et charmant, comme la galanterie du moyen-âge. Un riche New-Yorkais, M. Townsend, a épousé dernièrement mademoi-

selle Onatinia, une des grandes mondaines de la grande ville. La veille du mariage, il demande, comme faveur à sa fiancée, qu'elle se montre dans sa toilette de noce. Ce sont de ces requêtes qu'on ne refuse pas, et bientôt mademoiselle Onatinia parut dans toute sa splendeur.

—C'est superbe, s'écrie M. Townsend ; mais j'en étais sûr, elle a un défaut.

On se regarde ; la mariée a la consternation peinte sur la figure.

—Attendez que je voie, reprit-il, si je ne puis pas vous indiquer les manques, le défaut d'ensemble.

Et s'effaçant en arrière de sa fiancée, sous prétexte de relever un pli, il lui passe au cou un collier de diamants magnifiques.

J'en souhaite autant à mes chères lectrices.

* *

Un curieux fait vient de se développer dans une cause de la Cour Supérieure. Les noms sont bien connus ; CATY vs. CHRISTIN. L'Hon. M. Laflamme qui avait été retenu comme Conseil décide, un jour, de demander à son client un supplément d'honoraires proportionné au travail dans la cause. Du reste, messieurs les avocats qui ont toujours de l'esprit, ont donné un nom très poétique à la chose, qui, dans le langage du Palais, s'appelle : *Refresher*. C'est comme si un peintre disait : " Une nouvelle couche de vernis."

Quoiqu'il en soit, l'Hon. M. Laflamme envoie à son client, M. Christin, une demande de *refresher*. Or, M. Christin était fabricant de boissons rafraichissantes. Quelle ne fut pas la surprise de l'Hon. M. Laflamme de recevoir en réponse une caisse d'eau gazeuse ?

C'est le pendant d'un autre incident, non moins remarquable, qui a vu le jour dans le bureau de l'Hon. M. Lacoste. Il s'agissait d'un riche client anglais. Un jour, l'Hon. M. Lacoste dit à un de ses clercs : " Il faudra, aujourd'hui, demander un *refresher* à un tel." Trois jours après, le client, un des hommes les plus austères de la rue Sherbrooke, lui tombe comme une bombe :

—De grâce, M. Lacoste, s'écrie-t-il, dites-moi dans quelle circonstance je vous ai payé le lunch ou la traite ?

Après explications, l'Hon. M. Lacoste constata que son clerc avait envoyé un compte, non pas pour un *refresher* (supplément de mémoire de frais), mais pour *refreshment* (une consommation de restaurant.)

TOUCHE A TOUT.

UNE PERFECTION

Conversation saisie au vol dans un char Pullman :

Vieux monsieur, (à sa voisine.)—Avez-vous des enfants, madame ?

La dame.—Oui, monsieur, un fils.

Le vieux monsieur.—Ah ! vraiment ! C'est difficile de faire des bons sujets de ses enfants par le temps qui court. Le vôtre fume-t-il ?

La dame.—Non, monsieur.

Le vieux monsieur.—Vous avez de la chance. L'usage du tabac conduit à d'autres vices. Joue-t-il aux cartes ? Fréquente-t-il les clubs ?

La dame.—Non, monsieur ; il n'y a jamais mis les pieds.

Le vieux monsieur.—Rentre-t-il tard le soir ? Prenez bien garde à cela surtout.

La dame.—Il ne sort jamais ; il se couche aussitôt après son diner.

Le vieux monsieur.—C'est un modèle de jeune homme ; il faudra que vous me le présentiez. Quel âge a-t-il ?

La dame.—Il a deux mois.

L'INCOMMODITÉ D'UN PANTALON
ÉTROIT

A MES AMIS DE L'ACADÉMIE D'ESCRIME

(Pour le SAMEDI)

Un nombreux auditoire attendait avec impatience l'ouverture de la séance.

Les salles d'escrime et de gymnase étaient pour l'occasion éclairées *a giorno*, et de magnifiques trophées d'armes, entourés de drapeaux et de banderoles aux couleurs variées, couvraient la muraille de toutes parts.

On causait tout bas. Quelques jeunes *dubés*, penchés sur le siège de leurs voisins, s'amusaient à des jeux de mots horribles, qui malgré leur absurdité provoquaient souvent de la part des jeunes filles un fou rire discret.

Plusieurs regardaient à leur montre et semblaient trouver longues comme des heures, les quelques minutes qu'ils avaient encore à attendre avant le commencement de la représentation. C'est que tous s'étaient rendus à bonne heure afin de prendre les premières places et voir de plus près ce spectacle d'un nouveau genre.

L'objet de cette réunion dans les salles de l'Académie, était une séance d'escrime, que les journaux depuis plusieurs semaines annonçaient avec fracas.

Tout à coup un mouvement général s'opéra parmi l'assistance ; tous les regards se portèrent vers un même point... Aux bruits onduleux des conversations succéda un profond silence. Le professeur Legault avec ses élèves (et j'étais du nombre) entraient en scène.

Conseillé par mon médecin, j'avais été donner mon nom, quelques jours auparavant, comme devant suivre les cours d'escrime, dont cette soirée était l'ouverture.

Le professeur, sous prétexte de remplir ses cadres, mais dont le but évident était de grossir le nombre de ses élèves, m'avait sollicité de bien vouloir remplacer un supposé absent, pour l'exercice préliminaire par lequel il désirait débiter. J'avais donc pour cette fin endossé le costume d'un des prévôts de salle. Mais cet habit, malheureusement était trop petit ; le pantalon auquel il manquait six pouces pour atteindre ma savate, me serrait horriblement la jambe, et me faisais marcher comme sur des échasses.

C'est sous cet affublement à la *Don Quichotte*, que je fis majestueusement, mon entrée dans la salle.

J'exécutai passablement et sans trop éveiller l'attention des spectateurs sur mon inexpérience, la première partie de l'exercice d'ensemble, qui consistait en mouvements des bras. Mais quand, pour les développements des deux organes inférieurs du corps, il me fallut porter le pied droit à cinq pieds du gauche, mon *hôte* qui avait perdu toute élasticité, se refusa à cette contrainte, et je restai, la jambe suspendue, au milieu de mon élan.

Je dus à ma courte honte m'arrêter à mi-chemin. Heureusement à cette phase, le professeur fit rompre les rangs à ses élèves.

J'allais me retirer, content d'en avoir été libéré pour si peu, lorsque j'entendis le professeur annoncer que M. M. Laurence et Marc deux débutants, devaient pour la première fois, prendre un assaut à l'épée.

Un frisson parcourut mon être.

Qu'allais-je faire ?

Mais déjà, tous les regards dirigés sur moi, mirent la confusion dans mes idées, et, balbutiant quelques paroles inintelligibles à des amis qui m'entouraient, je gagnai d'un pas mal assuré, le milieu de la salle.

Mon adversaire Laurence, aussi versé que moi dans l'art des armes, mais d'un caractère hautain, impossible à intimider, m'attendait d'un pied ferme.

Je pris machinalement le masque et le fleuret que l'on me présenta, et j'imitai tant bien qu'il me fut possible, la position d'un escrimeur qui tombe en garde.

— "Allez messieurs," ordonna un témoin. Ce signal était à peine donné, que mon adversaire, se développant à fond, me portait une botte en

pleine poitrine qui me fit perdre l'équilibre. Fier de son succès, il revint de nouveau à la charge, m'attaqua en *quarte*. Je parai *terce*, j'avais perdu toute contenance, un brouillard me voilait la vue, je distinguais à peine les deux lames des fleurets. Sans me donner le temps de me remettre, il me portait successivement bottes sur bottes.

M'attaquait-il d'un côté, inmanquablement je parais de l'autre ; mon bras comme une manivelle tournait d'une façon vertigineuse. Mon fleuret balayant le plancher soulevait la poussière. Par esprit de conservation les témoins s'éloignaient graduellement.

Un flot d'applaudissements envahit l'auditoire, et le peu d'intelligence qui me restait alors, m'apprit qu'ils n'étaient pas à mon adresse.

— *A votre tour !* me cria le professeur.

Honteux, sentant mon amour-propre se réveiller sous les regards de mes amis et surtout de mes *amis* qui par comble étaient en nombre ce soir-là, je résolus de porter un coup suprême.

A bout d'haleine, suant à grosses gouttes, je pris mon courage de la seule main que j'avais de libre, et, les yeux fermés, je m'élançai... Je faillis perdre connaissance. J'avais porté une botte terrible, qui, certainement aurait eu des suites très fâcheuses, si par maladresse, je n'eus dirigé le bouton de mon fleuret à deux pieds en dehors de la poitrine de mon adversaire !!!

Ne songeant à autre chose que de me lancer en avant, j'oubliai, hélas, pour mon malheur, le degré d'extension que pouvait atteindre mon pantalon.

Aussi lui fut-elle fatale.

Un bruit mat et saccadé s'était fait entendre, et une fraîcheur subite, au siège de la difficulté, m'annonça l'affreuse position dans laquelle je me trouvais.

Instinctivement, je mis l'art de la guerre à contribution pour couvrir les points faibles, et, les genoux serrés comme dans un étau, je restai là, immobile, droit comme un I.

"Par le hasard le plus funeste

"Mon pantalon s'était fendu,

"Je vous laisse à penser... Du reste

"J'étais tout à fait éperdu."

Derrière moi, une hilarité générale s'emparait des spectateurs, témoins oculaires du fait, tandis que ceux qui me faisaient face, témoins auriculaires, se demandaient ce que devait bien être la cause de ce brusque arrêt dans le paroxysme du combat.

— Continuez ! continuez ! répéta le professeur.

Si je continue, me dis-je, mon pantalon va peut-être en faire autant.

Je m'épuisais en grimaces effroyables pour attirer vers moi l'attention du directeur de l'assaut, mais, interceptées par mon masque, elles restaient sans effets.

Tous ces yeux qui me regardaient, semblaient autant de fusils braqués sur un condamné militaire.

Ah ! mes amis ; jamais de mon existence, dût-elle se prolonger au-delà des limites de la vie humaine, je n'oublierai cet instant terrible, long d'un siècle et apparemment destiné à s'éterniser.

Parfois, je crois porter—*non pas au front il est vrai*—le stigmate de cette affaire. Et cette pensée partout, toujours me poursuit.

Rencontrant quelquefois sur la rue, des spectateurs de la soirée mémorable, je m'imagine les voir se retourner cherchant s'ils ne trouveraient pas quelques traces de cette déchirure épouvantable.

Mais je reprends le fil brisé de ma mésaventure, car je devais boire jusqu'à la lie, la coupe d'amertume que la fatalité m'avait assignée.

Rouge comme un homard cuit, j'achevais de rôti au milieu de cette salle lorsque enfin l'on vint à mon secours. Un témoin, surpris de cette relâche spontanée et de la prolongation de ce repos, s'approchait de moi pour en connaître la cause.

Je lui dis à travers les fils *barbelés* de mon masque, qu'une des jambes de ma calotte menaçait d'abandonner sa voisine, l'ingrate, et qu'il était urgent, pour sauvegarder mon honneur, de l'arrêter à son début.

Il fit aussitôt cesser le combat.

J'allais me retirer, lorsque soudain je songeai, que pour cette manœuvre il fallait me retourner, et ainsi faire voir à la partie de l'auditoire, qui ne connaissait mon désastre que par ouï dire, le *sujet* de ma capitulation.

Une idée lumineuse jaillit de mon cerveau en trouble, et je disparus de reculons dans le cabinet du professeur.

Hélas ! Dans ma confusion, je confondis les portes et j'entrai dans une armoire attenante au cabinet.

Ma tête donna sur une console, et, j'échappai un cri de douleur qui fut le signal d'un brouhaha indescriptible : des applaudissements, des cris, des éclats de rire.

"... Toute la salle
Était en bouleversement."

Inutile d'ajouter qu'en deux secondes et trois bonds j'allai incontinent, m'enfermer dans l'appartement voisin.

Une heure après, vêtu de mon propre *indispensable*, profitant d'un moment où le professeur, dans une allocution attirait l'attention générale, je me faufilai parmi les spectateurs.

Quelques jeunes filles sur mon passage, se retournèrent, et me jetant un furtif regard, chuchotaient ensemble des choses que j'aurais bien voulu savoir.

Bref, tout penaud de mon échec, je revins chez moi, vouant à tous les diables, l'escrime avec ses assauts.

NED. MARC.

UN MALENTENDU

Madame Briske (revenant de l'église, à son aîné).—Johnny, le Docteur est-il venu pendant mon absence ?

Johnny.—Oui, maman et il m'a bien examiné. Il m'a taté le poulx, regardé la langue et il m'a fait prendre un remède mauvais, mauvais. Je t'assure que j'ai pleuré.

Madame Briske.—Est-il possible ? Je l'avais envoyé chercher pour le bébé !

UNE PETITE VACANCE

Ministre, (à un nègre.) Observes-tu bien les dix commandements ?

Sambo.—Vous savez, je ne suis pas pour m'incriminer.

Le ministre.—J'ai le soin de ton âme ; il faut que tu me dises tout.

Sambo.—Je vais vous dire : ça va bien en dehors de la saison des melons d'eau ; mais quand elle s'ouvre, il y a un des commandements qui me demande une vacance et je le laisse partir.

GARÉ AU COGNAC

Aimez-vous l'eau-de-vie, qu'on devrait bien appeler plutôt l'eau-de-mort ?

Alors, pour vous en dégoûter, lisez le rapport de la commission sénatoriale en France sur les progrès effrayants et les épouvantables résultats de l'alcoolisme.

Sachez tout d'abord, et dès à présent, que la fabrication des eaux-de-vie de vin a presque complètement disparu. On ne connaît plus guère que les alcools dits industriels, tirés de la mélasse, des grains, de la betterave, des pommes de terre, etc.

Beaucoup d'*etc.*, hélas ! et remplis de menaces pour notre cerveau et notre estomac.

Ces alcools, souvent fraudés, contiennent en très notable proportion des éléments toxiques tels que :

1o L'aldehyde, qui est un suffoquant à la manière de l'acide sulfureux, et qui entrave l'action chimique de la respiration ;

2o L'étheracétique, qui est un anesthésique très dangereux ;

3o L'acide propylique, qui est un poison violent.

Et quelques autres substances de même farine. De sorte que quand on croit tuer le ver, le matin, sur le zinc, c'est en réalité le buveur que l'on expédie *ad patres*.

COMME DE PETITS HOMMES.



SOMMES-NOUS ASSEZ DÉGUISÉS POUR QU'ON NOUS LAISSE ENTRER AU THÉÂTRE ?

HAUTE PHILOSOPHIE

LES CHIENS ET LES GENS DE LETTRES

Un fils de Charles Dickens vient de faire son testament. En tête de cet acte, il lègue trente livres sterling à Caleb, petit-fils d'un chien de son père.

Voilà qui est fort honorable, après tout, pour la littérature. Les gens de lettres ont toujours fait profession d'aimer la race canine.

Regardez les vieilles estampes.

Walter Scott est représenté assis sur un banc de son parc avec un grand chien d'Écosse se roulant à ses pieds.

Byron écrivait à Thomas Moore :

« Si vous tenez à me donner mes étrennes, envoyez-moi un bon dogue pourvu de dents assez fortes pour mâcher du fer. »

C'est un peu comme ça partout.

Crébillon, le père, le tragique, était toujours environné de chiens.

« Ce sont les animaux dont j'ai le moins à craindre les morsures, » disait-il.

Qui ne connaît la tendresse de Lamartine pour les levrettes ?

Eh ! justement, ces jours-ci, une femme du monde, qui vient de mourir, madame de B..., a

laissé à ses héritiers un album sur lequel, entre autres choses, on peut lire cette page en prose du poète qui a fait la *Chute d'un ange*.

La voilà *in extenso*.

« Partout où il y a un malheureux, Dieu envoie un chien : l'homme ne le voit pas toujours. J'en ai connu un qui avait l'honneur de sa misère et qui n'a jamais voulu se donner à moi après la mort du mendiant aveugle, son maître, ni manger autre chose que du pain trempé dans le ruisseau, au lieu des miettes de ma table, parce que ce pain lui rappelait son premier état et son dévouement au pauvre. Il ne m'a même jamais pardonné d'avoir essayé de le séduire par l'intérêt de la gourmandise.

« — Tu ne m'as pas connu pour ce que je vaudrais, semblait-il dire, mon honneur n'est plus cher que tes richesses.

« J'étais riche alors, mais il était chien !

« LAMARTINE. »

Et ce même grand poète disait :

« Plus on voit les hommes, plus on aime les chiens.

Il y a eu aussi Alphonse Karr et Freyschutz, son fameux terre-neuve.

A la vérité, cette liaison entre romancier et chien devait mal finir.

Un jour, Freyschutz, ennuyé d'être brusquement réveillé par son maître, grogna fort et le mordit jusqu'au sang.

Le lendemain, l'auteur de *Sous les tilleuls* envoya l'animal à la fourrière en disant :

« Je ne veux plus d'un chien qui ne m'aime que comme un bifteck. »

UN ETEIGNOIR

Patterson, (entrant pour la première fois chez son ami *Smith*).—Cristi, la belle bibliothèque ! Une collection superbe.

Smith.—Oui, c'est passable ; mais elle serait bien plus considérable si Decelles ne s'en était pas mêlé.

Patterson.—Comment cela ?

Smith.—Il a fini par refuser de me prêter des livres de la bibliothèque du Parlement.

NOM TRONQUE

Le père, (à sa fille).—Quel est le nom de ce monsieur qui a veillé jusqu'à une heure ce matin ?

Adèle.—Il s'appelle Prospère Comte, papa.

Le père.—Hum ! Ce n'est pas un nom complet. Il devrait s'appeler Prospère Comte de Gaz.

LA TAUPE ET LA GRENOUILLE

“ En ce temps-là, les hommes n'avaient pas encore été créés, mais les autres animaux existaient déjà, depuis les chevaux qui sont les plus gros, jusqu'aux mouches et à ceux qu'on voit à peine, une paire de chaque espèce qui devaient donner naissance à tous ceux que nous voyons aujourd'hui.

“ Seulement, ils n'étaient pas sans défaut, parce que le bon Dieu, qui s'ennuyait d'en tant fabriquer tout seul, s'était fait aider par saint Jean-Baptiste, qui n'était pas aussi adroit, tant s'en faut.

“ Par suite de cela, plusieurs se plaignaient ; la grenouille surtout, qui a toujours été criarde de son naturel, et, il faut être juste pour les petits comme pour les grands, elle était bien dans son droit. Saint Jean avait oublié de lui mettre des yeux.

“ La pauvrete se lamentait pitoyablement au fond d'un trou sans eau dans lequel elle avait sauté tête première, croyant plonger dans une mare. Je te demande si elle avait dû se faire du bien ? Tu penses bien que non, et moi aussi.

“ Son pauvre museau était tout enflé ; de plus, elle s'était blessée à la patte, et chaque saut qu'elle essayait pour sortir de ce mauvais pas, ne faisait qu'augmenter ses douleurs. Elle se heurtait de droite, elle se heurtait de gauche contre le talus, sans pouvoir trouver par où sortir. Si encore elle eût pu espérer que quelque autre animal vint lui porter secours ! Mais ils étaient tous à faire leur sieste, les paresseux, comme des moujiks après boire, bien à l'ombre, excepté les lézards qui dormaient au soleil, et les papillons qui se réjouissaient de voir leur ennemie dans la peine et n'avaient garde d'appeler à l'aide pour l'en tirer.

“ Voilà qui va bien. Cependant ; pas moyen d'attendre ; il était midi et les rayons du soleil qui tombaient d'aplomb dans le trou, la rôtissaient toute vive en lui piquant le corps comme un millier d'aiguilles. Si encore il y eût eu là quelque grosse feuille bien large pour qu'elle pût s'abriter comme font ses filles aujourd'hui, dans les joncs ou sous les crêpes d'eau. Mais rien que des pierres et du gravier ; d'ailleurs, la queue qu'elle traînait, et qui était quatre fois trop grosse pour elle, lui pesait tant qu'elle ne pouvait pas même la dresser pour s'en faire un éventail.

“ La malheureuse aveugle qui n'avait pas même les yeux pour pleurer, sanglotait intérieurement et se préparait à mourir.

“ Tout à coup elle s'arrêta et se mit à écouter.

“ Près d'elle, ou plutôt au-dessous d'elle, elle avait senti la terre s'agiter et il lui semblait entendre des soupirs.

“ Qui est là ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

“ Une pauvre malheureuse bien à plaindre, répondit une voix souterraine.

“ Qu'as-tu donc ? ma petite sœur, reprit la rainette, qui, malgré ses douleurs, compatissait au chagrins des autres.

“ Ce que j'ai, hélas ! s'écria près d'elle un animal vêtu d'un surtout de velours noir, comme un jeune seigneur, et qui venait de jaillir d'une motte de terre qu'il avait soulevée d'un coup de nez, j'ai, que j'ai des yeux qui font mon malheur.

“ Des yeux font ton malheur ! Tu plaisantes sans doute ?

“ J'ai bien l'air de rire, en effet ?

“ Des yeux, un malheur ! pas possible !

“ J'ignore si c'est possible ; mais je sais que c'est certain. A chaque coup de pelle que je donne pour creuser ma galerie, le sable entre dans ces yeux maudits que m'a mis saint Jean et me les fait cuire comme du poivre. Il pouvait bien les garder, je te demande quel besoin j'en ai pour fouir dans un souterrain où il fait aussi noir que dans un poêle d'isba. Oh ! que je suis donc malheureuse.

“ Si tu voulais me les troquer pour quelque chose à ta convenance, petite mère, dit la grenouille, à moi ils me seraient bien utiles au contraire.

“ Je te les laisserais bien pour rien, voisine, répondit la taupe ; si cependant tu as à me céder quelque chose en retour, un petit profit n'est pas à dédaigner dans notre état ; les fouisseurs de terre ne sont pas riches, tu sais ?

“ Ma foi, je ne le suis guère non plus, moi ; je n'ai que mes pattes qui me sont bien utiles. Si tu en veux une cependant.

“ Merci, tu es bien honnête ; j'en ai quatre qui me suffisent, et une cinquième me gênerait.

“ Une oreille ferait-elle ton affaire ?

“ Non certes, j'en ai déjà deux, une troisième ne serait qu'un trou de plus.

“ Il y a bien encore ma peau qui se détache facilement.

“ Oh ! quand à ta peau, encore moins ; d'abord, elle ne me serait pas assez large, et puis, gluante comme elle est, elle amasserait tant de poussière qu'elle me ferait ressembler à une pomme de terre roulée dans la farine, tandis qu'avec la mienne, tiens, touche-moi un peu cela : c'est cossu, hein ! tout velours de soie sans un brin de coton.

“ Oui ! petite mère, c'est une bonne pelisse que tu as là, soupira la grenouille en tâtant le vêtement de sa voisine ; tu es si bien montée que j'ai bien peur de n'avoir rien à t'offrir, car...

“ Eh ! mais, dis donc, que portes-tu là ? interrompit la taupe qui tournait autour de la grenouille dans l'espoir de finir par faire un troc avantageux.

“ Où dis-tu ? demanda l'aveugle.

“ Là, par derrière, quelque chose qui pend ?

“ Je crois que c'est une queue ; je n'ai pas osé de t'offrir, c'est si gênant.

“ Gênant ! bonté du ciel ! Tu n'y penses pas, chère âme ! elle m'a l'air de mesure, ce serait une excellente balayette pour nettoyer ma maison : veux-tu changer ?

“ De bon cœur. Tu me céderais un œil pour ma queue ?

“ Y penses-tu ? J'ai plus de conscience que tu ne crois, je te les donnerai tous les deux. Moi, vois-tu, je suis ronde en affaires, et ta queue me tente.

“ Alors, topé-là ! s'écria la grenouille enchantée, voici ma patte, seulement ne tape pas trop fort, j'y ai mal.

“ Marché conclu, s'écria la taupe en frappant trois coups pour ne pas laisser à l'aveugle le temps de se dédire. A présent, dévisse ta queue.

“ Et toi, tes yeux.

“ C'est entendu ; seulement, laisse-m'en un pour que je voie comment me va ta queue ; je te le rendrai.

“ En un tour de patte, l'aveugle devenue borgne eut solidement posé sa queue à sa nouvelle connaissance.

“ Ah ! qu'il est donc joli, ce petit balai ! s'écria la taupe en la faisant évoluer dans tous les sens ; tiens, prends ton second œil, il me tarde de commencer mon balayage.

“ Oh ! que c'est donc bon d'y voir ! fit la grenouille transportée de joie, seulement, tes yeux sont un peu ternes, je vais les laver, et, sautant légèrement hors du trou, elle alla se plonger dans un beau fossé plein d'eau, pendant que la taupe, rentrée sous terre, lui criait du fond de sa galerie :

“ Petite mère ! viens donc voir comme ta queue ôta la poussière ? c'est un plaisir de s'en servir.

“ Depuis ce jour, l'échange entre les deux animaux a toujours continué. Ses petites grenouilles naissent avec une queue, les petites taupes avec des yeux ; mais la nuit, le long des fossés, quand il n'y a pas de clair de lune, elle font leur troc au moment où saint Jean ne peut pas les voir, et cela pour ne pas l'offenser.”

COUTEUSE COMPLAISANCE



M. Doigtserochus. — J'ai un pari avec mon ami. Il dit qu'un homme ne peut pas regarder le firmament d'une manière fixe pendant une minute sans avoir le vertige ; moi je dis qu'il le peut. Qu'en pensez-vous ?



M. Bonasse. — Tenez, je vais vous faire gagner votre pari.
M. Doigtserochus, (au bout de la minute.) — Mille fois merci, monsieur.

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

BOIRE RUBIS SUR L'ONGLE

De tout temps le point d'honneur parmi les hommes sachant bien boire fut de vider complètement son verre.

Chez les Romains, on y avait satisfait lorsque le verre étant renversé il n'en tombait rien qui produisit quelque bruit sur le sol ; du moins Plin le dit dans ce passage (liv. XIV, p. 511) :

Torquatus eut la gloire peu commune (l'art de boire a aussi ses règles) de ne jamais laisser au fond du vase de quoi produire un bruit en tombant sur le plancher.

La preuve d'un verre bien vidé se fit chez nous d'une autre manière : on le pencha sur l'ongle du pouce, on fit voir qu'il n'en restait plus qu'une goutte, et l'on rendit *boire tout* par l'expression *boire goutte sur l'ongle*, qui se trouve dans Cotgrave (1660) :

Boire la goutte sur l'ongle.—To leave but one only drop in the cup (ne laisser qu'une goutte dans le verre).

Mais on buvait du vin en France, du vin rouge surtout, et comme une goutte de vin versée sur l'ongle ressemblait à un rubis, on a dit *faire rubis sur l'ongle* pour dire vider un verre aussi complètement que cela était possible :

Je sirote mon vin, quel qu'il soit, vieux, nouveau ;
Je fais rubis sur l'ongle et n'y mets jamais d'eau.

(REGNARD, *Fol. amour.*, III, VI.)

Où vous n'osiez commander une grillade, faire réchauffer une saulce, porter une santé, ny dire une chanson à boire, faire une misérable carrousse, ny seulement un pauvre *rubis sur l'ongle*.

(*Les Avant. de M. d'Assoucy*, I, p. 145.)

Puis on a substitué *boire à faire* dans cette dernière expression, et l'on a eu enfin *boire rubis sur l'ongle*.

D'autre part l'expression *rubis sur l'ongle* étant équivalente à *entièrement*, on l'a associée, en oubliant tout à fait l'image qu'elle évoque, comme un simple adjectif, au verbe *payer*, et l'on a dit : *payer rubis sur l'ongle*.

LE DROIT FIL

L'expression adverbiale *de droit fil*, qui accompagne le plus souvent au propre les verbes *couper* et *aller*, signifie entre deux fils, sans obliquer à la directe des fils qui se croisent perpendiculairement dans la plupart des tissus :

Aussi elles (les bandes) doivent estre coupées *de droit fil* et non *de biais*, parce qu'elles tiendront plus fermes.

(PARÉ, XII, I.)

Au figuré, cette expression veut dire directement, sans hésiter, comme dans ces exemples :

Contre ses fins cet homme en premier lieu
Va de droit fil ; car s'il prit à ce jeu, etc.

(LA FONTAINE, *Troqueurs*.)

Car il y a tant de moyens (dans la Bible), qu'il est malaisé que, de biais ou *de droit fil*, un esprit ingénieux ne rencontre en tout sujet quelque air qui lui serve à son point.

(MONTAIGNE, *Essais*, liv. II, chap. 12, p. 353.)

Quand à son origine, cette expression doit venir des professions relatives à la fabrication des vêtements : car c'est surtout là où il s'agit de fil, trame et chaîne, que le besoin s'est fait sentir d'exprimer le sens dans lequel on allait (avec des ciseaux), on coupait l'étoffe.

SE MONTER LA TÊTE

Un des *tropes* grammaticaux consiste à employer, dans une foule de cas, un nom d'objet pour signifier non pas l'objet lui-même mais bien ce qu'il contient : ainsi nous disons :

La Chambre a décidé ;—La France a parlé ;
—Le Vatican ordonnera, etc ;

phrases signifiant : les députés réunis à la Chambre ont décidé ;—le gouvernement de la France a parlé ;—le pape ordonnera, etc.

Dans l'expression familière *monter la tête*, le substantif *tête* signifie l'esprit, l'imagination, l'idée, etc., qui ont leur siège dans la tête ; et, comme ces choses-là peuvent augmenter d'intensité, être exaltées, montées, pour ainsi dire, on dit qu'on *monte la tête à quelqu'un* pour signifier qu'on exalte chez lui un sentiment, une idée :

Un voyageur qui s'est bien monté la tête (dont l'imagination est exaltée) doit être un peu confondu quand il trouve, en arrivant dans la rue des Trépièdes, les tracasseries de son village.

(CHATAUBRIAND, *Itinér.*, 1re partie.)

Quand *la tête se monte* (quand l'activité du cerveau augmente), l'imagination la mieux réglée devient folle comme une rêve.

(BEAUMARCHAIS, *Mar. de Fig.*, III, v.)

On abrège souvent cette expression par le retranchement du mot *tête* et par la substitution à ce nom de celui de la personne à laquelle la tête appartient, comme dans cette phrase :

Je trompai ma mère, qui ne découvrit ce que j'avais tramé que sur le point de l'exécution, et que j'avais monté mon père à ne se laisser point entamer.

(SAINT-SIMON, *Mém. comp.*, I, 22.)

JETER FEU ET FLAMMES OU JETER FEU ET FLAMME, JETER FEUX ET FLAMMES

Le Dictionnaire de Furetière (1690) écrit *jeter feu et flammes* ; celui de Trévoux (1771) écrit *jeter feu et flamme* ; enfin j'ai trouvé dans divers auteurs *jeter feux et flammes*.

Laquelle de ces trois manières est la meilleure ?

A mon avis, c'est la seconde, et j'en justifie ainsi qu'il suit l'orthographe :

D'après M. Littré on dit d'un volcan qu'il " vomit feu et flamme " pour signifier qu'il est en éruption. Or, attendu que *vomir* peut ici être remplacé par *jeter*, il est tout naturel de dire et d'écrire *jeter feu et flamme*, pour signifier au figuré que quelqu'un se borne à un grand emportement.

TÊTE BAISSÉE

L'expression adverbiale *tête baissée* signifie avec résolution, et a l'origine suivante, si je ne me trompe :

Au moyen âge, quand les hommes de guerre en vinrent à porter des bassinets à visière (partie du casque susceptible de se lever et s'abaisser), ils durent, en allant au combat, pencher la tête en avant pour éviter les traits qui pouvaient les atteindre par cette ouverture ; on trouve la preuve de ce fait dans le passage ci-dessous, que j'emprunte à Monstrelet (liv. Ier, p. 375, col. 2) :

Et les Français commencèrent à *incliner leurs chefs afin que les traits n'entrassent en leurs visières de leurs bassinets*, et aussi allèrent un petit à l'encontre d'eux et les firent un peu reculer.

Cette nécessité d'incliner la tête donna lieu plus tard à l'expression *se jeter tête baissée* (dans la bataille), expression à laquelle s'attacha l'idée de résolution courageuse, comme cela se voit dans la phrase qu'on va lire :

Il (Dion) crut que l'exemple serait plus efficace que les discours, et se jeta tête baissée au milieu de ses ennemis.

(ROLLIN, *Hist. anc.*, *Œuv.*, t. V, p. 276.)

Puis la même expression s'est employée au figuré comme dans les vers suivants :

L'âme doit se raidir plus elle est menacée,
Et contre la fortune aller tête baissée.

(CORNEILLE, *Médée*, I, v.)

On emploie encore *tête baissée* dans le sens de *étourdiement*, sans regarder devant soi ; ainsi La Fontaine a dit dans la *Chauve-Souris* et les deux *Belettes* :

Une chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette ; et sitôt qu'elle y fut, etc.

Mais je ne crois pas que le sens soit ici une allusion à l'obligation où étaient les guerriers du moyen âge portant casque à visière de pencher leur " chef " en avant pour éviter d'être blessés aux yeux ; cette expression ne peint que l'attitude d'une personne distraite, qui ne regarde pas devant elle quand elle marche.

CAMEMBERT

En 1791, une fermière de Normandie, Marie Fontaine, femme Hamel, préparait pour la première fois un fromage tout nouveau qu'elle vendit d'abord sur place, et, les jours de marché, à Argenta.

Or, comme Mme Hamel exploitait avec son mari une ferme située dans la commune de Camembert, près de Vimoutier (Orne), ce fromage s'appela naturellement fromage de *Camembert*, en vertu de la loi qui donne à beaucoup de produits le nom du lieu où ils sont fabriqués.

AU TEMPS OU LA REINE BERTHE FILAIT

On emploie souvent cette expression pour signifier il y a *bien longtemps*.

Mais quelle est cette reine Berthe et quand vivait-elle ?

Il a régné plusieurs opinions à cet égard ; mais la plus probable me semble celle qui a été émise par Bullet (*Dissert. sur la mythologie française*, p. 50) et qui consiste à voir dans la reine en question la première femme du roi Robert, veuve du comte de Blois, que les censures de Grégoire V obligèrent à quitter son second mari. D'après cet auteur, se serait cette reine qui se trouve représentée au portail de plusieurs cathédrales avec un pied d'oie, d'où le nom de *reine pédauque*.

Comme le roi Robert occupa le trône de France de 995 à 1031, il s'ensuit, si Bullet a raison, que l'orsqu'on dit d'une chose qu'elle remonte *au temps où Berthe filait* (car on abrège souvent ainsi le proverbe), on dit littéralement qu'elle remonte au onzième siècle.

DU TEMPS QU'ON SE MOUCHAIT SUR LA MANCHE

Cette expression signifie *il y a longtemps de cela, du temps où les hommes étaient fort simple*.

Pierre de Blois, bénédictin né en 1505 et mort en 1562, rapporte que de son temps la plupart des moissonneurs portaient leur mouchoir sur leur bras gauche, pour le saisir plus commodément de la main droite.

Au commencement du dix-huitième siècle on voyait à Beauvais dans le trésor de l'église abbatiale de Saint-Lucien la figure d'une sainte Madeleine représentée dans un reliquaire avec son mouchoir au bras gauche, en forme de manipule ; on voyait de même à Saint-Faron de Meaux, vers le milieu du chœur, sous le lutrin, la figure d'une femme de qualité représentée sur une tombe avec un mouchoir ou manipule au bras droit.

On dit qu'à Port-Royal des Champs, près de Paris, pareille chose se remarquait également sur quelques tombes d'abbesses.

Or, ces faits, qui se trouvent consignés dans Claude de Vert (t. II, p. 290), n'inclinent à croire que c'est à la manière de porter anciennement le mouchoir (manière probablement générale, au moins parmi le peuple à une certaine époque) qu'est venue l'expression proverbiale *du temps qu'on se mouchoit sur la manche*, ce qui, du reste, est aussi l'opinion du dernier des auteurs que je viens de nommer.

COUCOU

Au jeu de cligne-musette, les enfants qui se sont cachés crient à celui qui doit chercher à les découvrir : *Coucou* !

Si j'ai été bien renseigné, ce mot viendrait de l'allemand *konckonck* (regardez), dérivé, lui, de *gucken*, verbe familier de la même langue, qui veut dire regarder, lorgner, guigner. Le sens de *coucou*, qui est, au jeu en question, une invitation à découvrir ceux qui se cachent, me paraît parfaitement répondre à cette étymologie.

TOUT AUTOUR DE LA TOUR EIFFEL

Mon bon bourgeois, tournant le dos à la tour Eiffel, s'adresse à un gardien.

—Pardon, monsieur, voulez-vous avoir l'extrême obligeance de m'indiquer la tour Eiffel ?

—Derrière vous, monsieur !

—Ah ! je l'avais bien dit à Anastasie, qu'il n'était pas possible qu'on la vit de partout.

* * *

On demandait à M. Eiffel, si son intention était d'habiter le petit appartement qu'il avait fait meubler au sommet de la tour.

—Oh ! non, répondit-il, ce n'est qu'un *pied-à-terre !*

* * *

Trois bons paysans regardent la tour Eiffel. Le plus crâne d'un air malin :

—A n'a jamais 300 mètres leur Tour. Ils veulent nous en compter. Je reviendrons avec ma mesure.

* * *

Calino vient de pénétrer, pour la première fois dans l'ascenseur de la tour Eiffel et soudain reconnaît l'arçonneau Godard, tranquillement assis sur la banquette du fond.

Une vague appréhension le saisit. Il s'arrête court et très anxieusement, à l'oreille du contrôleur : " Pas de bêtises, hein ? Vous vous arrêtez bien à mille pieds ? "

* * *

Un paysan est arrêté, le nez en l'air, sous la Tour et regarde monter un ascenseur.

—Eh bien ! qu'est-ce que vous en dites de la Tour, père Baptiste ?

Le père Baptiste avec une moue dédaigneuse. —Peuh ! c'est comme qui dirait un puits bâti sur l'autre sens.

JUSTEMENT CELA

Mère (inquiète).—Quoi ! C'est vrai ! Tu es engagé ! J'espère au moins que tu n'as pas fait un coup de tête et que tu as choisi une femme qui peut convenir à un homme sans moyen

Le fils.—Elle convient de point en point à un pauvre homme : elle a \$5,000 de revenus.

LES COUPS DU HASARD

Jeune fille.—Est-ce vrai que vous avez perdu votre beau petit chien, M. Dudley ?

M. Dudley.—En effet, oui, mademoiselle dans un accident de chemin de fer. Moi, je m'en suis sauvé ; mais mon Fido ne l'a pas pu.

La jeune fille (dans un élan de sincérité).—Comme c'est de valeur !

DU BON LANGAGE

I

DE LA POLITESSE DU LANGAGE

Avant d'entrer en matière, définissons bien ce que nous entendons ici par politesse : " C'est, dit un écrivain distingué, savoir s'oublier soi-même, s'occuper des autres, saisir les occasions de les faire valoir, leur témoigner le désir de les obliger ; leur plaire, leur montrer de la douceur, de la complaisance et des égards ; persuader surtout qu'on ne compte pour rien, puisqu'il faut paraître surpris et reconnaissant des attentions les plus simples et des compliments les plus communs. " Il serait bon d'avoir de ces sentiments, ajoute madame la comtesse de B..., après avoir cité ce passage, et l'homme qui les éprouverait serait de tous les hommes le plus poli et certainement le plus aimable ; mais l'exigence de la société se borne à rechercher les apparences de tant de qualités, et c'est ce qui rend inexcusables à ses yeux ceux qui les négligent. " Voilà pourquoi le monde repousse les formes arrogantes et impérieuses et leur substitue en toute occasion les expressions humbles et polies ; voilà pourquoi un homme, une femme bien élevés, ne disent à per-

sonne : faites cela... dites-moi... donnez-moi... mais ayez la bonté de faire ceci... de me dire telle chose... de me donner cet objet, etc ; formules convenables déjà, mais moins polies et élégantes, que : auriez-vous la bonté de faire... de dire... de me donner...

Voilà pourquoi encore, même en parlant à des égaux, je vous prie, je vous supplie, je vous conjure, j'ai l'honneur, sont toujours convenables et bien placés, tandis qu'avoir le plaisir et l'avantage ne doivent être employés que dans le cas d'une sorte d'intimité, basée sur une égalité parfaite d'âge et de position, ou d'une supériorité bien tranchée ; je dis bien tranchée, parce que la supériorité de fortune et même de position s'efface souvent devant l'âge ou toute autre considération qui l'atténue, de telle sorte qu'on ne saurait s'en prévaloir sans accuser en même temps un manque de cœur et de convenance.

En parlant à quelqu'un, vous vous bornerez à dire, monsieur, madame, mademoiselle, sans ajouter jamais ni le nom propre ni le nom de famille ; mais, au contraire, si vous parlez à un mari, à une femme, vous aurez grand soin d'ajouter le nom de famille à la dénomination de monsieur ou de madame, qu'on ne doit alors jamais employer tout court. Les mots monsieur, madame et mademoiselle, sans autre désignation, ne se disent que par les domestiques ou en leur parlant de leurs maîtres, parce qu'alors ces mots sont pris dans un sens absolu.

Pour me résumer : je demande à un domestique des nouvelles de madame, de monsieur ; à un mari, en parlant de sa femme, des nouvelles de madame Durand ou de madame Chevalier ; à une femme on dit, en parlant de son mari, monsieur de Bizi. Dans le cas où la personne a droit à un titre, on en fait mention, mais sans supprimer pour cela le nom de famille : Monsieur le comte de Breteuil, madame la duchesse de Lauzun.

On ne dit à personne, à moins d'une très-grande intimité : votre mari, votre femme, votre fille, votre père, etc... ; mais mademoiselle votre fille, monsieur votre père, madame votre mère, etc... ; on dit monsieur votre mari, mais madame votre femme ne se dit pas.

Mon époux, mon épouse, ne sont admis à aucun titre parmi les gens de bon ton. On dit simplement ma femme, mon mari, ou avec un peu plus de cérémonie, monsieur ou madame, suivis toujours du nom de famille ; mais mon mari, ma femme sont préférables, parce qu'ils sont plus simples ; l'exemple, d'ailleurs, nous vient de haut : nos rois ont toujours dit ma femme.

En parlant à un homme, gardez-vous de cette locution provinciale votre dame, votre demoiselle, qui vous ferait passer pour un ouvrier endimanché. On ne dit pas non plus les dames de telle famille, de telle société, mais tout uniment les femmes. Une femme d'esprit, de cœur, d'intelligence ; — une fille ou jeune personne modeste, bien élevée. Les mots dames et demoiselles ne s'emploient convenablement que précédés du pronom démonstratif. — Ces dames se sont réunies. — Ces demoiselles organisent une loterie. — Cette dame est malade. — Cette demoiselle est fort bien.

La petite bourgeoisie ne peut s'accoutumer à cette simplicité de langage, et c'est peut-être à cela surtout que ses membres se font immédiatement reconnaître. Ainsi vous ne ferez jamais comprendre à certaines gens qu'il n'est pas de bon ton de dire : — Combien avez-vous de demoiselles ? — J'ai trois demoiselles ? Les leçons directes ou indirectes passent pour eux inaperçues : il leur semble si vulgaire de dire des filles. — C'est bon, pensent-ils, pour le peuple. — Celui-ci, à son tour, revendique l'égalité, et le fort de la Halle, le maçon, le jardinier, s'imaginent se donner de l'importance en parlant de leur dame, de leurs demoiselles.

Prononcez distinctement toutes les syllabes des mots monsieur, madame, mademoiselle : les abrégés est de très-mauvais ton, et, s'il a été de mode vers la fin du dernier siècle de jouer à la pastorale en disant m'sieur, ma'ame, manzelle, ces trivialités sont heureusement tout à fait passées de mode et ne s'excusent que sur les lèvres d'une paysanne. — Si vous ne vous rappelez pas bien exactement le nom de la personne dont

vous voulez parler, désignez-la au moyen d'une périphrase telle que celle-ci : — Le monsieur qui vint vous voir le matin pendant que j'étais chez vous... Cette femme si gracieuse qui nous a salués hier en sortant de l'église... Mais gardez-vous de commencer un monsieur, ou madame, auquel, après un instant d'hésitation, vous ajouterez le mot indéfini et peu gracieux, de... chose. Non-seulement vous ne devez pas chercher le nom, mais vous ne devez pas le mal prononcer, quelque difficile qu'il puisse être. Pour les noms des étrangers, si vous êtes en rapport avec quelqu'un d'entre eux, prenez la peine de les étudier et apprenez à les prononcer tels qu'ils doivent être. Tout cela est de la politesse, de la convenance.

Certains gens croient se donner de l'importance en désignant par leur nom les hommes célèbres, — on ne leur ferait pas dire, par exemple, M. de Lamartine, M. Guizot. — Ils disent tout court : Lamartine, Guizot. — Rien n'est moins convenable. Les grands hommes ne peuvent perdre, que je sache, droit au respect parce qu'ils méritent l'admiration, et se départir pour eux des égards que l'on doit à l'homme le plus vulgaire serait une singulière manière de leur témoigner l'admiration qu'ils inspirent. Les mots monsieur, madame, sont donc de rigueur pour toute célébrité vivante, même pour les actrices en renom. Les acteurs seuls peuvent faire exception.

On raconte à ce sujet que Voltaire, choqué d'apprendre qu'un jeune homme l'appelait seulement par son nom, et l'entendant dire qu'il aimait le talent de la Clairon (célèbre actrice du dix-huitième siècle) lui dit : Monsieur, dans ma jeunesse, j'avais quelquefois affaire dans les bureaux de M. le cardinal de Fleury, premier ministre, et quelquefois aussi j'avais l'honneur d'être reçu par Son Eminence. Dans les bureaux, les commis disaient la Lecouvreur ; dans son cabinet, le ministre n'a jamais dit que mademoiselle Lecouvreur.

On fait un étrange abus des mots monde, salons, société. Voici à cet égard les conseils donnés par le spirituel et savant auteur des Remarques sur la langue française.

" Quelques personnes disent le monde des salons pour désigner les personnes que l'on rencontre dans les salons.

" Ces salons étaient autrefois le lieu de réunion de la bonne compagnie. Aujourd'hui chacun possède un salon grand ou petit, ce qui fait qu'il n'y a plus de salons comme on l'entendait sous l'ancien régime. Le monde des cuisines, le monde des boutiques, ce sont les cuisiniers et les boutiquiers. Ces locutions ne sont pas admises. Le monde des salons n'est pas plus admissible ; on doit laisser ce style à certains écrivains qui ne savent pas ce que c'est qu'un salon.

" Ce qu'on appelle le grand monde désigne un très-petit nombre d'individus : et même, plus il est grand ce monde, moins il est peuplé ; ainsi l'épithète de grand ajoutée à un substantif signifie l'ensemble des choses créées, les astres, et la terre, et les mers, l'univers entier, cette épithète, restreignant les sens de ce collectif général, le réduit à désigner quelques privilégiés, entassés entre quatre murs. — Aller dans le monde, c'est fréquenter une des pièces de l'appartement de M. le duc, de M. le marquis ou de M. le financier.

" L'usage a peu de caprices aussi singuliers. Un homme du monde, c'est un homme initié, à la vie, aux habitudes de la bonne compagnie ; on parle ainsi dans la conversation familière ; mais, pour être correct, je crois qu'il faut ajouter au substantif une qualification qui rende l'explication moins vague... Homme du grand monde, du monde élégant.

" Avoir du monde pour avoir les usages du beau monde, est une locution essentiellement vicieuse.

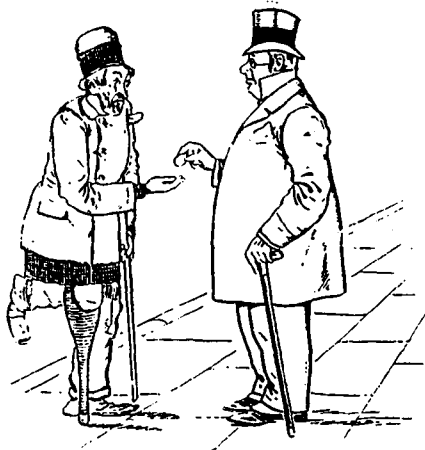
(A suivre.)

Sans façon.—Viens donc à notre petite veillée ce soir, nous faisons des tableaux vivants : c'est très réussi.

Sans souci.—Quel rôle y joues-tu ?

Sans façon.—J'y fais un cadavre.

L'HISTOIRE D'UNE JAMBE DE BOIS



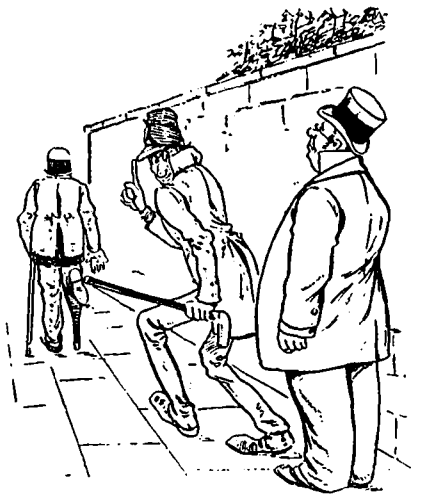
I

Le brave homme qui veut soulager toutes les misères.



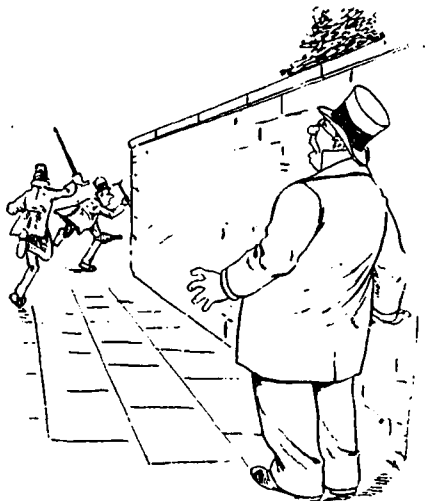
II

Un passant avertit le brave homme qu'il a secouru un imposteur ayant l'usage de ses deux jambes.



III

Le passant. — Prêtez-moi votre canne une petite minute. Vous allez voir si je vais la lui faire sortir son autre jambe !



IV

Le brave homme. — Qui aurait dit cela d'un boiteux ? Ça m'épate !



V

— Mais ma canne ! Les voilà qui tournent le coin.



VI

Il arrive au moment où le passant et le boiteux se divisent l'argent de la canne qu'ils ont mis au clou.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Ottawa, 8 novembre 1889.

Quatre lignes chaque mois me disiez-vous, feraient plaisir aux lecteurs du SAMEDI. Eh ! mon cher ami, vous oubliez que quand les dents baissent ou s'en vont on n'aime plus guère à rire. Et puis, je suis vieux, les rides se creusent sur mon front et les cheveux, tout en s'éclaircissant, se font gris. Enfin la nature me fit plus sérieux et l'éducation morose.

— A cela ne tienne ! me répondez-vous. Vous ne grimacerez pas un rire ; vous ne vous rajeunirez point ; vous serez sérieux, si voulez et morose à loisir. Nos lecteurs sont de bons enfants. Ecrivez.

— Et bien, soit ! j'écris et j'écrirai, à une condition toutefois, c'est que vous m'avertirez dès que de votre bureau vous entendrez vos lecteurs bâiller sur mes articles, ou à la première plainte que vous recevrez d'une de vos lectrices. J'ai toujours fait profession de ménager les mâchoires des gens et de ne pas assassiner les dames même à coups de plumes. Est-ce convenu ? Oui. Imprimez.

La première chose dont je veux vous dire un mot, c'est qu'il y a, dans l'étude de l'histoire un abus bien criant et presque universel. On cite à sa barre, on juge, on condamne ou l'on absout sans tenir aucun compte de l'influence des milieux. C'est un peu beaucoup comme en politique. Arrivé à midi, pendu à une heure ; même pas le temps de dîner.

J'en cite quelques exemples : Quand l'empire romain s'est effacé en accident, un Romain gouverne l'Italie où règne Théodoric. Son nom est Cassiodore. Tout ce que les anciens surent, il le

sait et toute occasion lui est bonne pour le dire. " Envoit-il l'ordre de réparer un monument ? il fait une histoire de l'architecture ; de préparer un instrument de musique ou bien une horloge, cadeau destiné à quelque roi barbare ? il écrit un traité sur la musique et l'horlogerie." Poètes et philosophes lui sont familiers. Bon chrétien d'ailleurs, il a un esprit large et libéral.

Néanmoins, avec toute cette érudition païenne, vous verrez cet homme, grand ministre d'un petit royaume, diviser un traité en douze chapitres... parce que Dieu a créé douze constellations. On m'assure aussi que, dans son traité sur l'orthographe, il célèbre la profession divine du copiste, qui combat le diable avec le *calamus*, c'est-à-dire avec l'instrument dont le diable s'est servi pour frapper le Seigneur à la passion, et qui écrit avec trois doigts, ce qui est le nombre des personnes divines.

Vous riez sous cape, mon ami. Prenez garde ! ce qu'une préoccupation théologique vraiment excessive fit dire à Cassiodore, une autre influence peut vous le faire penser demain. Qui n'a pas depuis six mois, arraché de bizarreries au *Mai* la rage anti-jésuitique ?

Autre exemple : Les fils de Philippe le Bel meurent sans laisser d'héritier. Une femme sera-t-elle appelée à ceindre la couronne ? Non, répond une école, et pourquoi ? Certes les raisons durent abonder dans ces temps où l'on n'avait point encore inventé les doctrines égalitaires ni décrété l'abolition des droits naturels. Mais, parmi toutes, en voici une que je cueille avec plaisir ; c'est que l'écriture a dit que les lis ne filent pas. Or les lis, c'est la monarchie française ; or c'étaient les femmes qui filaient (dans ce bon vieux temps-là). Donc la couronne de France ne pourra " tomber en quenouille." Voilà certes un

droit politique fortement appuyé ! Et cela, grâce à l'esprit du temps, à l'influence des milieux !

Dernier exemple pris de l'histoire contemporaine : Un ambassadeur américain se trouvait un jour devant le czar de toutes les Russies. Ce jour-là le souverain était de bonne humeur. Il interpelle son visiteur : Quel est, lui demanda-t-il, le peuple le plus libre du monde ? L'ambassadeur se tourne, s'agite et, en bon américain, ouvre la bouche pour répondre : le peuple américain, *of course*. Le czar ne lui en laisse pas le temps : le peuple le plus libre, ajoute-t-il et non sans une certaine félicité, c'est le peuple russe, cela, parce que je suis un souverain absolu. Et, il faut l'avouer, ses preuves furent ingénieuses, si elles manquèrent quelque peu de force persuasive. Tout cela, affaire des milieux !

Non, certes, il n'est pas vrai de dire avec le sceptique Montaigne, vérité au-delà des Pyrénées, erreur en-deçà. Il est des vérités absolues et sur lesquelles ni l'acier du temps ni la lime des distances ne sauraient mordre. Mais en histoire et en histoires, qu'il faut être prudent dans ses jugements ! Si l'on ne veut pas faire rire nos arrière-neveux à nos propres dépens, il est bon de voir beaucoup et de juger peu.

Telle est ma première épître aux lecteurs du SAMEDI ; elle a été écrite à la hâte, sous l'influence d'une rage contre une histoire et un historien qui n'épargnent rien et ne font la part à rien. Voyons ; est-il raisonnable de penser qu'un monarchiste puisse justement apprécier une république et qu'un Esquimau juge sainement de Paris ? Mais en faisant la leçon aux autres, je me souviens qu'il est bon de me la faire à moi-même. Aussi ne vous dirai-je pas le nom de l'auteur. Il a subi, lui aussi, l'influence des milieux ; il est à plaindre, non à blâmer.

HARPAGON.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

TROISIÈME PARTIE

IV

(Suite.)

Le jeune homme avait beau se répéter que cette surprise de Grenade constituait simplement un fait de guerre : que vingt fois les Espagnols étaient descendus nuitamment sur les côtes française pour y incendier et y détruire les établissements des colons ; que l'expédition commandée par Laurent était sanctionnée par le droit de dix pour cent que le gouverneur devait prélever au nom du roi Louis XIV sur le butin ; malgré tous ces raisonnements, le chevalier ne pouvait parvenir à colorer suffisamment à ses propres yeux le rôle qu'il jouait.

En désespoir de cause, il espérait que Nativita ne verrait dans sa conduite, — ce qui du reste était parfaitement vrai, — qu'un moyen employé pour se rapprocher d'elle.

Les dix-huit flibustiers dirigés par Laurent — deux hommes ayant été détachés de sa troupe pour aider à conduire les embarcations dans le faubourg de Santa-Engracia, — ne restèrent pas longtemps inactifs.

L'un d'eux s'en alla frapper à la porte de la cathédrale, sous le prétexte de solliciter les secours spirituels d'un prêtre pour un mourant.

Le sacristain, habitué à de semblables demandes, ouvrit sans méfiance.

Il fut aussitôt jeté à terre, garotté et bâillonné ; les flibustiers pénétrèrent dans l'église.

Une lampe suspendue à une assez grande hauteur éclairait parfaitement de ses pâles rayons la cathédrale : cette lumière suffit aux flibustiers pour apprécier à l'instant les immenses richesses qui se trouvaient à leur portée.

Alors ce fut parmi ces gens, qui ne croyaient qu'à l'or, qui n'avaient qu'un but, le pillage, ce fut une joie tenant du délire. Chacun se précipita à la curée.

— Matelot dit le chevalier en s'adressant à Laurent, je vois que nos compagnons ont pour plusieurs heures de besogne ici. La maison habitée par Nativita, — ton guide me l'a indiquée en passant, — est située à quelques pas de la cathédrale. J'y cours.

— Arrête, dit froidement le flibustier en interrompant le jeune homme. J'ai besoin au contraire de ta présence, car je vais m'absenter.

— Mais, Laurent, réfléchis donc que d'un moment à l'autre nous pouvons être découverts !... Il est même impossible que cela n'arrive pas. Or, tu comprends quel serait mon désespoir s'il me fallait quitter Grenade sans revoir Nativita !...

— Chevalier Louis, s'écria le flibustier, tu t'es engagé sur l'honneur à m'obéir passivement, les yeux fermés. Je te dis : reste ! cela doit te suffire. Au revoir !

Laurent sans ajouter une parole, s'éloigna aussitôt à grands pas, laissant le malheureux jeune homme en proie à une irritation et à une impatience extrêmes.

Une minute plus tard, Laurent, suivi de deux de ses hommes, frappait à la porte d'une des plus belles maisons, presque un palais, de la place de la cathédrale : c'était là que demeurait Nativita.

Bientôt la voix d'un esclave nègre, cela se devinait aisément à la prononciation, demanda de l'intérieur ce que l'on voulait.

— Ouvrez, au nom du roi d'Espagne, dit Laurent.

Aussitôt la porte roula sur ses gonds et le flibustier entra.

L'esclave, en apercevant un inconnu armé jusqu'aux dents, se recula avec effroi.

— Pas un mot, lui dit Laurent, en portant la main à ses pistolets, ou tu es mort ! Je suis un boucanier de l'île de la Tortue ; Grenade est en notre pouvoir... Conduis-moi vers ta maîtresse, la *senorita* Sandoval.

La présence d'un boucanier produisait toujours une terreur extraordinaire sur les Espagnols.

Les nègres, plus superstitieux encore que leurs maîtres, voyaient dans les flibustiers des êtres surnaturels, invulnérables ; ni promesses ni menaces n'eussent pu les déterminer à leur résister.

L'esclave du compte de Monterey, tremblant de tous ses membres, accompagna Laurent jusqu'à l'apportement occupé par Nativita.

— Pendant que je causerai avec ta maîtresse, lui dit le flibustier, tu resteras couché en dehors de la porte. Je t'avertis que je vois à travers les murailles.

Au moindre geste que tu ferais pour fuir je te tuerais.

La frayeur de l'esclave était telle que ses dents claquaient avec bruit.

Il remplaça par une pantomime fort expressive la voix qui lui manquait : ses mains jointes, son front incliné, témoignaient de son obéissance.

Nativita, quoiqu'il fût près d'une heure du matin, n'était pas encore couchée.

Assise dans un de ces vastes fauteuils à bascule que l'on retrouve dans toutes les habitations tropicales, la jeune fille rêvait.

Il fallait même que ses pensées absorbassent à un haut point son attention, car elle n'entendit pas le bruit que fit Laurent en entrant.

Le flibustier, les bras croisés, l'air railleur, contempla pendant assez longtemps en silence la séduisante Espagnole.

— Elle est réellement d'une admirable beauté, pensait-il, d'une beauté peut-être supérieure encore à celle de Fleur-des-Bois.

D'où vient donc que je n'éprouve auprès d'elle ni émotion, ni surprise ? Pourquoi mon cœur reste-t-il indifférent ? Pourquoi mon esprit tourne-t-il au dédain ?

Laurent avança de deux pas, et élevant la voix :

— Nativita, dit-il, vous m'avez envoyé chercher, me voici, que désirez-vous ?

A l'apparition si inattendue et si inexplicable pour elle du beau Laurent, la jeune fille poussa un cri d'étonnement et voulut se lever, mais son émotion était telle, qu'elle retomba dans son fauteuil prête à perdre connaissance.

— Remettez-vous, reprit le flibustier d'un air moqueur. Vous ne rêvez pas, Nativita : c'est bien le *ladron* ou voleur Laurent, comme m'appellent vos compatriotes, qui est devant vous... M'aimez-vous toujours ?... Dois-je me féliciter de votre constance ou mourir de désespoir de votre oubli ?...

Nativita était tellement troublée, qu'elle ne remarqua pas l'ironie du flibustier ; la parole du beau Laurent arrivait à elle comme un son confus ; elle entendait, mais elle ne comprenait pas.

— Eh bien ! Nativita, dois-je vous répéter ma question ? Vous m'avez envoyé chercher, me voici : que désirez-vous ?

— Avant tout, Laurent, dites-moi, votre présence en ces lieux ne vous expose-t-elle

pas ? ne courez-vous pas aucun danger ? Comment avez-vous fait pour parvenir jusqu'à moi ?

— Je me suis emparé de Grenade, *senorita* !

— Tu m'aimes donc bien, Laurent ! s'écria Nativita avec cette impétuosité essentiellement espagnole qui n'exclut pas la pudeur et laisse à la femme toute sa liberté.

— Moi ! pas le moins du monde ! répondit froidement le beau Laurent. Je suis poli, bien élevé, et j'ai pour règle invariable de conduite d'obéir toujours aux caprices des femmes. Vous m'avez prié de venir : je suis venu, voilà tout !

A ces paroles prononcées avec un rare impudence, Nativita tressaillit ; mais bientôt un séduisant et tendre sourire éclaira son délicieux visage.

— A quoi bon, Laurent, vouloir m'éprouver encore ? Tu doutais de la sincérité de ma passion. Rendu soupçonneux par le malheur tu t'es dit : " Cette jeune fille appartient à une grande famille : elle possède une fortune colossale ; elle est recherchée, adulée ; elle croirait, en me faisant partager son opulence, me combler d'un inappréciable bienfait et acheter le droit de me commander comme à un esclave ! Si elle m'aime réellement, eh bien, qu'elle le prouve !... Je veux la mettre dans une position telle, vis-à-vis de moi, que si jamais l'envie lui prenait de me reprocher mon alliance, j'aie le droit de lui répondre : Madame, je n'ai fait que céder à vos supplications, me rendre à votre prière ! " Voilà, Laurent, quelle a été, j'en suis persuadée, ta pensée ! Elle est digne de ta fierté ; je l'approuve. Ma position à moi m'ordonne l'humilité : je dois et je saurai me faire pardonner mon opulence !...

Mon bien aimé Laurent, ta présence ici m'apprend quelles sont tes intentions. Je n'ignore pas que bien des obstacles nous séparent encore, mais je sais aussi que ta volonté est plus forte que la fatalité : ce que tu veux doit s'accomplir ! Si demain tu daignais dire au gouvernement espagnol : Moi Laurent, l'ennemi invincible et redoutable de votre puissance, je consens à reprendre place dans les rangs de votre armée ; à l'instant même on t'offrirait les plus imminentes dignités le grade le plus élevé !...

— Comme au chevalier de Morvan, n'est-ce pas, *senorita* ? interrompit le flibustier d'un air moqueur. Il paraît décidément que vous êtes chargée de la délicate mission de recruter des ennemis à la flibuste ! Caramba ! quelle éloquence ! quel zèle !

A ce nom de de Morvan que Laurent venait de lui jeter si brutalement à la tête, Nativita poussa un cri de femme blessée, et, se redressant de toute sa hauteur :

— Caballero ! dit elle d'une voix frémissante, outrager une femme, c'est être un lâche. Mais quand cette femme vous aime, c'est être infâme et un assassin !...

A cette insulte, une expression vraiment effrayante de féroce se peignit sur le visage du flibustier.

Toutefois, reprenant aussitôt son sang-froid :

— *Senorita*, dit-il, vous ne manquez ni d'énergie ni d'imagination, malheureusement votre esprit s'éloigne de la nature.

La lettre que que je vous ai écrite contenait ma pensée entière ; si je n'ai pas abusé de votre désaveu nerveux pour faire de vous ma maîtresse, n'en sachez aucun gré à ma délicatesse : les femmes m'ennuient !

La malheureuse enfant laissa échapper un cri déchirant, puis, comme si elle eût été atteinte par la foudre, elle tomba de toute sa hauteur dans le fauteuil placé derrière elle.

— C'est comme *l'autre* ! murmura Laurent : elle aussi me jurait qu'elle m'aimait, elle aus-

si se trouvait mal lorsque, pour lui faire répéter ce doux aveu, j'affectais de ne pas la croire !... Et plus tard... plus tard !... Oui, toutes ces femmes du monde, vicieuses par l'hypocrisie et la flatterie, se ressemblent. Elles sont toutes les mêmes ! Pauvres jeunes gens, fervents apôtres de la foi ! Ah ! si comme moi vous saviez ce que valent des serments d'amour, la vieillesse refroidirait votre cœur avant qu'un ride apparût sur votre front et un fil d'argent dans votre chevelure !

Laurent se disposait à s'éloigner lorsqu'un bruit de pas précipités arriva jusqu'à lui.

La porte s'ouvrit ; de Morvan entra.

—C'est toi, matelot ? lui dit sévèrement Laurent. Qui t'a permis d'abandonner ton poste ? De quel droit te trouves-tu ici ?

Le chevalier, au lieu de répondre à Laurent parcourut d'un regard anxieux l'appartement.

—Nativa ! s'écria-t-il en apercevant la jeune fille étendue sans connaissance dans son fauteuil.

Alors sans entrer dans aucune explication, sans songer à interroger Laurent, il s'élança vers elle, se mit à ses genoux, et, saisissant sa petite main d'enfant dans les siennes.

—Nativa, ma bien-aimée Naviva, s'écria-t-il, c'est moi, moi de Morvan... Mon Dieu ! On dirait qu'elle est morte !... Oh ! si cela était, je me tuerais à tes pieds !...

Soit que la secousse éprouvée par la jeune fille eût été trop violente pour pouvoir se prolonger, soit que la voix du chevalier l'eût rappelée à elle, toujours est-il qu'elle reprit bientôt connaissance.

—Vous, de Morvan ! dit-elle. Ah ! mon ami, c'est le ciel qui vous envoie à mon secours. Protégez-moi.

—Vous protéger ! s'écria le jeune homme avec éclat, et quel danger vous menace, Naviva ? Qui donc oserait vous insulter ?

—Ce *ladron* ! cet infâme ! répondit l'Espagnole en désignant par un geste empreint d'un souverain mépris et d'une folle terreur le flibustier Laurent.

—Ah ! c'était donc pour abuser tout à ton aise de la faiblesse de la femme que j'aime que tu m'avais si bien défendu de quitter mon poste ! dit de Morvan avec un accent de rage qui étranglait sa voix.—Misérable, tu as péché, tu vas mourir !...

Le jeune homme, hors de lui, aveuglé par la fureur et incapable de se rendre compte de ce qu'il faisait, arma un de ses pistolets et s'élança vers Laurent.

Le flibustier resta immobile.

Les yeux, fixés sur le jeune homme, ne s'abaissèrent pas ; cependant le canon de l'arme touchait déjà sa poitrine.

—Chevalier de Morvan, lui dit-il froidement, je te renvoie avec raison les paroles que tu m'as adressées un jour. A mon tour, je te dis : " Lâche et assassin, sois maudit ! "

L'incroyable tranquillité du flibustier lui sauva la vie.

De Morvan, rappelé à lui, jeta par terre son arme avec horreur ; il se méfiait de sa colère.

—Cette fois, Laurent, s'écria-t-il, il faudra que l'un de nous deux succombe !

—Me battre avec toi, mon matelot ?... jamais !

—Tu veux donc que je t'assassine !...

—M'assassiner, enfant... tu es trop noble pour cela !... Tiens, matelot, je ne puis t'exprimer la joie que me cause ta conduite : combien je suis heureux du mauvais mouvement auquel tu t'es laissé aller ! A peine quinze jours se sont-ils écoulés depuis que tu m'as juré, sur la mémoire vénérée de ton père une amitié et un dévouement éternels, à toute épreuve ; et voilà qu'à propos de rien, d'une femme, tu attentes à ma vie !... Je te le ré-

pète, cette explosion de fureur m'enchanté ; elle explique et justifie à mes yeux mon plus déplorable souvenir de jeunesse. Toi, si honnête, si loyal, tenter un assassinat ! Ah ! cela me prouve que l'amour constitue réellement un cas de folie furieuse, et que ceux qui, atteints de cette maladie, versent le sang, doivent être non pas maudits, mais soignés et guéris.

Laurent parlait encore quand la porte s'ouvrit de nouveau, et Fleur-des-Bois entra. La scène se compliquait.

V

Jeanne avant de franchir le seuil de la porte, s'arrêta un instant immobile et indécise ; mais bientôt, prenant son parti, l'œil brillant et toute rougissante, elle s'avança ou plutôt elle bondit vers Naviva.

—Voilà donc l'Espagnole que tu aimes, mon chevalier Louis ? dit-elle à de Morvan, qui, décontenancé, ne sut que répondre. Mon Dieu ! qu'elle est belle ! continua Fleur-des-Bois en regardant sa rivale avec une ardente curiosité : jamais encore je n'avais songé que la vue d'une femme pût éblouir ainsi le regard... Comment se nomme ta maîtresse, chevalier ?

—Elle se nomme Naviva, répondit Laurent. Son père, le comte de Monterey, est un des puissants et des heureux de la terre : il possède des dignités sans nombre, une fortune incalculable : son gendre sera envié de tout le monde !... Eh bien ! Jeanne, je te jure que je refuserais sans hésiter la fille et les trésors du comte pour un seul de tes sourires ! Tu t'extasies devant la beauté de Naviva, enfant ! Tes yeux ne sont donc jamais reposés sur la surface d'un miroir ? Tu ne sais donc pas que la nature a épuisé toutes ses ressources en ta faveur ? que cette beauté de Naviva, qui t'éblouit, pâlit et disparaît devant la tienne ?

—Dis-tu vrai, Laurent ? s'écria Jeanne avec une joie naïve et une surprise véritable. Ne te moques-tu pas de moi ? Alors pourquoi mon chevalier Louis aime-t-il cette femme comme une maîtresse, et moi comme une sœur ?...

Nativa, lors de l'apparition de Fleur-des-Bois, était tellement troublée, qu'elle n'avait pas remarqué la jeune fille.

Les paroles de la boucanière réveillèrent sa fierté et lui rendirent, si non le calme, du moins la présence d'esprit.

—Chevalier, dit-elle à de Morvan, votre présence à Grenade, en compagnie de Laurent, m'apprend assez quel nouveau genre de vie vous avez embrassé. Mon père, par bonheur, est en ce moment absent de la ville, mais il a laissé ici son or. Que je ne vous retienne pas. J'ai hâte de me retrouver seule : un de mes esclaves va vous servir de guide pour visiter l'habitation ; emparez-vous des richesses qu'elle contient. Que ma présence ne vous empêche pas de faire votre métier.

—Ah ! *senorita*, s'écria de Morvan, que ces paroles de mépris touchèrent jusqu'aux larmes, à quoi bon cet outrage immérité ! Vous savez bien que si je suis venu à Grenade, ce n'est pas l'espoir d'un vil butin qui m'y a conduit ! Mon seul but, en m'associant à la téméraire expédition des boucaniers, a été de vous revoir, de vous supplier en faveur de mon amour !

—Quoi ! chevalier, reprit Naviva avec ironie, vous osez avouer de pareilles choses ici, devant Laurent !... Vous oubliez donc que ce *ladron* m'a repoussée avec dédain !... que moi, la fille du comte de Monterey, j'ai lâchement forfait à l'honneur de mon nom !... que je suis indigne de l'amour d'un honnête gentilhomme !... qu'entre vous et moi la honte a creusé un abîme !...

—*Senorita Sandoval*, dit Laurent, je ne puis m'empêcher d'admirer la perversité de votre esprit. Votre feinte humilité est d'une rare adresse ; elle a pour but d'exciter les passions du chevalier et de le conduire à m'assassiner. Ce manège est fort adroit !

—Nativa ! s'écria de Morvan, plus je réfléchis à votre conduite envers Laurent, et plus je vous admire et vous aime ! Devant l'homme qui vous a si indignement outragée et méconnue, je vous dis : " Naviva, voulez-vous être ma femme ? voulez-vous accepter mon nom ? "

A ces paroles prononcées par de Morvan avec passion, Fleur-des-Bois pâlit et dut pour ne pas tomber par terre, se retenir convulsivement au dossier d'un fauteuil.

Quant à Laurent, il reportait alternativement un regard moqueur de l'Espagnole à son matelot, et semblait prendre un véritable plaisir à cette scène.

Nativa, en entendant le chevalier lui offrir son nom, ne put réprimer un mouvement de joie.

—Chevalier, dit-elle, et sa voix émue était d'une douceur singulière, je n'attendais pas moins de votre générosité. Merci de cette marque de considération et d'estime !... Vous venez de me relever à mes propres yeux !... Jusqu'à mon dernier jour, je vous serai reconnaissante ! Devant Dieu, qui nous entend, je vous jure que, vous, vivant, je n'accepterai jamais d'autres époux que vous.

Cet engagement,—le premier, le seul réellement franc et explicite que l'Espagnole eût pris vis-à-vis de lui,—remplit le jeune homme d'une joie insensée.

—Et moi aussi, Naviva, s'écria-t-il, je jure sur mon honneur de gentilhomme, sur ma part de ma vie éternelle, sur la mémoire de mon père que jamais, vous, vivante, aucune femme, quelle que soit la position dans laquelle je pourrai me trouver, ne portera mon nom !...

A peine de Morvan achevait-il de prononcer ce serment que Fleur-des-Bois poussa un grand cri, ferma les yeux, étendit ses mains en avant, comme si elle eût espéré trouver un point d'appui dans le vide, puis tomba inanimée sur le sol.

Le premier mouvement de de Morvan fut de se précipiter au secours de la pauvre enfant, mais un regard de Naviva le retint : Laurent releva Fleur-des-Bois.

—Accompagnez-moi, chevalier, dit Naviva : allons chercher mes femmes : elles prendront soin de cette jeune fille.

Dès que l'Espagnole eut franchi le seuil de la porte de l'appartement, elle se retourna vers de Morvan, et d'une voix que la colère agitait :

—Chevalier, lui dit-elle, Laurent doit mourir, non pas tué en duel par la main d'un gentilhomme, il est indigne de cet honneur : mais de la mort ignominieuse du voleur qui pille les villes, de l'assassin qui ne respecte pas les femmes !... Ici, vous resterez en sûreté en attendant le départ des boucaniers... Le pis qui pourrait vous arriver, si vous étiez reconnu pour un Français, ce serait de devenir prisonnier de guerre sur parole... Dans ce cas, j'aurai recours à la puissance de mon père... Quant à moi, je dois, avant tout, sauver Grenade des horreurs dont elle est menacée... Venez...

—Qu'allez-vous faire, Naviva ! s'écria de Morvan avec terreur !... sortir pour appeler au secours ?... Pour vous, vous le savez, je n'hésiterais à sacrifier ma vie, mais il est au-dessus de mes forces de vous livrer mon honneur ! Laurent, quels que soient ses torts envers vous, est en ce moment mon compagnon d'armes, je ne l'abandonnerai pas !... Arrêtez !...

De Morvan se plaça résolument entre Nativa et la porte de sortie sur la rue ; l'Espagnole s'élança dans une direction opposée et disparut aussitôt.

A peine quelques secondes s'étaient-elles écoulées, que les sons prolongés d'une cloche lancée à toute volée retentissaient vibrants au milieu du silence de la nuit.

—Chevalier, dit Nativa en revenant, pour respecter vos scrupules, j'ai agi contre votre volonté. Vous n'aurez pas ainsi à vous reprocher d'être mon complice. J'ai fait sonner la cloche d'alarme !

En moins d'une minute toute la population de Grenade sera sur pied. Cette cloche que vous entendez est destinée à annoncer les tremblements de terre et les incendies. . . Pas un des boucaniers ne sortira vivant de la ville ! Quant à vous, suivez-moi ! Jusqu'à ce que ces brigands aient reçu le châtiment qu'ils méritent, je vous placerai en un lieu sûr où nul ne soupçonnera votre présence.

—Nativa ! s'écria de Morvan pâle d'indignation et de colère, cette cloche sonne le glas de mes fumérailles ! Croyez-vous que je serais assez lâche et assez infâme pour abandonner mes compagnons à l'heure du danger ? Ces flibustiers que vous affectez de mépriser sont, après tout, des sujets du roi de France, de braves et hardis combattants qui soutiennent l'honneur de leur patrie. . . Arrière, señorita ! laissez-moi passer que j'aille rejoindre mes frères.

—Tu crains pour les jours de la jeune fille qui voulait t'éloigner de moi ! . . . n'est-ce pas, chevalier ! s'écria Nativa. Bien ! va la retrouver. N'oublie pas, toutefois, qu'un serment solennel lie à présent ton sort au mien ! —Ah ! mon père a raison dans sa haine : les Français manquent de cœur !

Le temps pressait : déjà le bruit de détonations retentissait dans le lointain ; de Morvan, sans songer à répondre aux reproches de Nativa, s'élança dans l'appartement où il avait laissé Jeanne évanouie et son matelot le beau Laurent.

Laurent, en voyant revenir le chevalier, ne montra aucune surprise : il savait bien que le jeune homme ne l'abandonnerait pas dans ce moment critique. Jeanne était toujours sans connaissance.

—Matelot ! s'écria Laurent, il n'y a pas de temps à perdre : les minutes valent des heures. Le jour apparaît déjà à l'horizon : encore quelques secondes et la fuite deviendra impossible ! Tandis que tu vas construire, avec les meubles du salon, un retranchement qui nous permette de faire feu par la fenêtre, sans trop nous exposer aux balles espagnoles, moi, j'enfermerai les serviteurs du comte de Monterey, afin qu'ils ne nous prouvent pas en traitres. . . Ensuite. . . ma foi, à la grâce du hasard ! . . . Je me suis déjà trouvé dans des positions tout aussi critiques, et j'en suis toujours sorti à mon honneur. Je ne vois pas trop pourquoi, cette fois, je serais moins bien inspiré et moins heureux.

Pendant l'absence du flibustier, qui fut de très-courte durée, le chevalier s'empressa d'exécuter son ordre ; il entassa, devant les trois larges fenêtres que possédait le salon, tous les meubles qui lui tombèrent sous la main, en ayant soin de ménager, à travers les barricades improvisées, des espèces meurtrières.

Ces apprêts terminés, de Morvan s'occupa de Fleur-des-Bois : il humecta le front de la jeune fille avec de l'eau glacée et mit en œuvre tous les moyens qu'il crut les plus efficaces pour la tirer de son évanouissement : ce fut en vain, Jeanne resta plongée dans une immobilité léthargique.

—Hélas ! se disait-il en contemplant avec des larmes dans les yeux la malheureuse en-

fant, et penser que je suis son bourreau ! qu'avant de me connaître, la pauvre Fleur-des-Bois vivait insouciant et heureuse ! Ah ! combien n'ai-je pas été cruel tout à l'heure envers elle ! Nativa ! Nativa ! j'en suis arrivé au doute. Entre toi et celle que je t'ai si indignement sacrifiée, mon cœur, à présent, hésite. Je n'ai su comprendre l'admirable caractère de Jeanne, ni son adorable beauté. . . Il me semble qu'un épais bandeau couvrirait ma vue, et qu'à partir de ce moment seul j'aperçois le soleil ! Mais ce fatal serment qui me lie ! . . .

Ah ! Jeanne, il faut que je tienne mon cœur à deux mains pour ne pas tomber à tes genoux et te dire : " Je t'aime ! "

De Morvan, entraîné par l'émotion, prononça le mot " je t'aime " avec un accent passionné. Aussitôt, prodige inexplicable, les couleurs de la vie revinrent sur les joues pâles de Fleur-des-Bois.

—Ah ! c'est toi, mon chevalier Louis, dit-elle en ouvrant les yeux ! Que s'est-il donc passé ? N'ai-je pas été blessée ? Où suis-je ?

La jeune fille regarda autour d'elle d'un air effaré ; puis, poussant un cri d'angoisse :

—Je me rappelle tout ! Ah ! chevalier Louis, que tu as été méchant ! Mais non . . . j'ai tort de t'accuser. . . pardonne-moi. . . je ne sais ce que je dis. . . ce n'est pas de ta faute si je te déplaïs ! . . . Tu as été bien bon au contraire de supporter si longtemps ma présence. Oh ! ne crains rien, je vais m'éloigner. . . Jamais plus tu ne me reverras ! . . . Adieu, mon chevalier Louis ! . . . Adieu ! . . .

Jeanne s'était levée, mais sa faiblesse trahit son courage et sa volonté : elle dut se soutenir contre la muraille pour atteindre jusqu'à la porte.

De Morvan sentait son cœur se briser.

A ce moment, une décharge de mousqueterie retentit sur la place de l'église.

Jeanne leva ses yeux reconnaissants vers le ciel et murmura, mais si bas que de Morvan ne put l'entendre :

—Ah ! ma bonne sainte Vierge, exaucez-vous ma prière ? M'accorderiez-vous la joie de mourir avec mon chevalier Louis ?

Quant au jeune homme, au bruit de la mousqueterie, il s'était précipité vers la fenêtre : il aperçut des soldats espagnols, qui, affolés de frayeur, tiraient au hasard, droit devant eux, quoique aucun flibustier ne fût en vue.

—Matelot ! s'écria le beau Laurent en entrant, nous sommes maîtres de l'intérieur ! J'ai enfermé en lieu sûr tous les serviteurs du comte de Monterey. Malheureusement je n'ai pu retrouver Nativa. Mais qu'importe ! Prenons position, mettons-nous chacun derrière une fenêtre : Fleur-des-Bois chargera nos armes !

—Moi ! s'écria la boucanière avec exaltation, je veux combattre aux côtés de mon chevalier Louis !

Quelques secondes s'étaient à peine écoulées que trois coups de feu tirés avec une rare adresse jetaient trois Espagnols par terre.

—Eh ! eh ! dit Laurent en déchargeant ses pistolets qui tuèrent encore deux nouveaux ennemis, —manœuvre que de Morvan imita avec un égal succès : voilà déjà sept hidalgos de moins ! Pour peu que ces braves gens s'obstinent à nous donner assaut, nous allons nager en plein carnage et nous amuser à l'extrême ! Je parie qu'ils seront forcés d'employer le canon ! Ah ! voici un officier qui se trouve devant le point de mire de mon mousquet : cela fait huit !

En effet, quoique la bataille fût à peine commencée, huit cadavres jonchaient déjà le pavé de la place de l'église.

Les Espagnols, épouvantés par les pertes rapides, et ignorant à quel nombre de flibus-

tiers ils avaient affaire, se sauvaient de tous les côtés.

De Morvan et Laurent en atteignirent encore deux dans leur fuite.

—Voilà de braves combattants, dit Laurent en haussant les épaules d'un air de pitié ; ils sont capables d'établir autour de nous un blocus, et de compter, pour nous soumettre, sur la famine !

Tu juges mal nos ennemis, matelot, répondit de Morvan ; ils sont loin de renoncer à employer la force ! J'aperçois une nombreuse compagnie de soldats qui se dirigent vers la place !

—Fen sur les officiers, matelot ! Les soldats privés de leur chefs deviennent des machines inintelligentes ! Un capitaine atteint. . . très-bien ! Je te paie ton capitaine au prix d'un colonel. . . Nous voici quittes ! Jeanne, baisse-toi ! Les hidalgos se décident à nous répondre.

En effet, une grêle de balles tirées avec une précipitation aveugle vint fouetter les murs en pierre de taille de la maison de Monterey ; pas un seul projectile n'entra dans l'appartement occupé par les assiégés. Laurent se mit, —ce qui lui arrivait bien rarement, —à rire de bon cœur, et, se retournant vers le jeune homme :

—Corbleu ! il faut avouer que j'ai été bien naïf de débarquer nuitamment à Grenade. Je devais tout bonnement m'emparer de la ville en plein jour.

A peine achevait-il, que deux bataillons de milice et trois compagnies de troupes réglées, débouchèrent en même temps des rues qui aboutissaient à la place de l'église.

Au lieu de rester exposés au feu des boucaniers, les Espagnols prirent position, les uns dans les maisons voisines de celles du comte de Monterey, les autres dans le clocher de la cathédrale.

Le combat, se rengageant de cette façon, présentait un caractère tout différent et bien autrement dangereux qu'il n'avait eu jusqu'alors.

Enfin une pièce de canon de huit, traînée à force de bras, apparut à l'extrémité de la place : des artilleurs, la mèche allumée, la suivaient.

—Ça, c'est trop amusant et trop drôle ! s'écria Laurent. Je n'aurais jamais cru ni espéré voir ma plaisanterie se réaliser si vite ! de l'artillerie pour attaquer deux hommes et une jeune fille ! Il n'y a que les Espagnols pour avoir de pareilles idées. Ce peuple, grâce à sa gravité extérieure, a toujours été méconnu : il est plein de gaieté. Il faut abattre tout artilleur qui tentera de mettre le feu à la pièce braquée contre ! . . . Tiens ! . . . regarde celui-ci qui s'avance l'écouvillon à la main pour nettoyer le canon. . . Quelle belle culbute. . . ma balle a dû l'atteindre au front. . . Feu sur cet autre ! Matelot. . . vise en plein corps. . . Parfait ! . . . Le vois-tu qui se débat dans une mare de sang ! Tu l'as frappé dans la poitrine. . . Réellement, chevalier, je ne te savais pas aussi adroit tireur. . . T'amuses-tu ?

—Pas trop, répondit de Morvan, tout en rechargeant à la hâte son arme.

—Comme les caractères sont différents ! voilà longtemps que je ne me suis autant divertit.

—Tu ne réfléchis donc pas, Laurent, à la mort certaine et probablement ignominieuse qui nous attend ?

(A suivre)

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous,

— LISEZ —

La Presse

JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal,

SEULEMENT \$2.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Edition Hebdomadaire de huit grandes pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "La Presse"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois d'Octobre

16,000 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.



MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecines est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogues pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S SULPHUR PASTILLES, pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le Sirop de Chloral Inaltéral de Gray.
Le Sirop d'Iodure de Quinine de Gray.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B. A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er Novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 18 Nov. Après-Midi et Soirée.

LE GRAND DRAME MORAL

— INTITULÉ —

WAGES OF SIN

Excellente Compagnie, Jolis Décors, etc.

PRIN D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes les

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

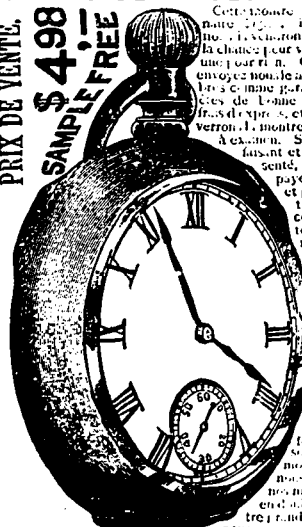
B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

AGENTS DEMANDES PARTOUT

PRIX DE VENTE, \$4.98 SIMPLE FREE



Envoyez votre ordre immédiatement. Cette annonce ne paraîtra plus que deux fois. Adresses: A. C. FROEDUCK & CO., 87 & 89 Adelaide St. East, Toronto, Canada. Nous recommandons cette montre à tous ceux qui liront cette annonce. En ordonnant, mentionnez ce journal. Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant complet, car la marchandise ne peut être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant sera de \$4.98, et en outre de \$2.00, nous enverrons gratuitement une jolie chaîne en or double.

ETABLIE EN 1852

LORGE & CIE

21, RUE ST. LAURENT, 21

Importateurs et Manufacturiers

Assortiment Complet de Nouveautés

— EN —

CHAPEAUX, CASQUETTES,

ETC., ETC.

DE TOUTES SORTES

Réparations faites pour Chapeaux de Soie, etc.

PRIX TRES MODERES

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES, PAMPHLETS, AFFICHES, CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES, PANCARTE, ENTÊTES DE COMPTES, PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN, ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES, ETC., ETC.,

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs mille exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc

COMMANDES PROMPTEMENT EXÉCUTÉES. CARACTÈRES DE LUXE.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude

MONTREAL

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.